COLLOT DANS LYON,

TRAGÉDIE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

DÉDIÉE

Aux Membres de la Convention, victimes de la tyrannie, au 31 Mai 1793, & rendus aux vœux de la France après le 9 Thermidor, an 2e. de la République.

Par Mr. FONVIELLE aîné, de Toulouse.

. . . . Le peuple avili, courbé sous la terreur,
Encense qui le trompe & se plaît dans l'erreur.
(Collot dans Lyon, acte 1. scène 3.)



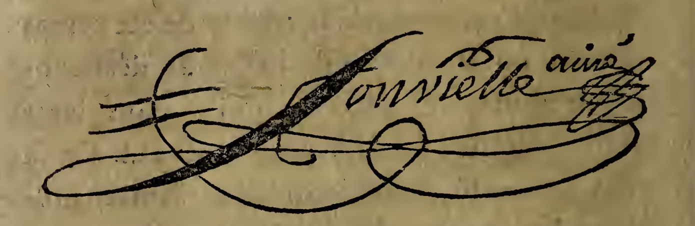
An 3e. de la République.

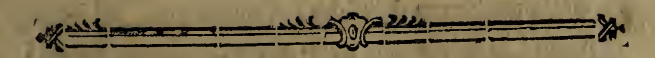
AVIS.

JE céde aux inſtances de mes amis en publiant cet Ouvrage, que je ne deſtinais pas à voir encore le jour. Je m'étais propoſé de le faire jouer en manuſcrit ſur le Théâtre de Lyon; des circonſtances imprévues en ont décidé autrement. Le parti que je prends, de le livrer à l'impreſſion, eſt le fruit de la conviction où je ſuis, que les tableaux que préſente ce Drame ſeront de quelque utilité pour éloigner à jamais le retour de ces temps odieux où les plus vils brigands déshonoraient toutes les places, qui, dans leurs mains, étaient les inſtrumens affreux de la plus honteuſe tyrannie qu'aient jamais préſenté les annales des Nations anciennes ou modernes. Je ne m'oppoſerai point à la miſe au théâtre de ma Tragédie; mais je déclare à tous Directeurs de Spectacle, que je me réſerve de leur en accorder la permiſſion par écrit, ſans laquelle j'uſerai contr'eux des droits qui me ſont acquis par les Lois. Je

pourſuivrai également tous Imprimeurs qui contrefairaient les éditions de mon Ouvrage. Ceux avec leſquels je pourrai traiter, recevront de moi mon Griphe, dont chaque exemplaire ſera timbré; & j'agirai, de concert avec eux, contre tous Libraires ou Diſtributeurs de ceux qui ſeraient jettés dans le public ſans cette marque de ma propriété, ou qui ſe trouveraient marqués d'un faux Griphe.

A Marſeille, le 9 Thermidor, an 3e. de la République.





PRÉFACE.

ON ne lit point les Préfaces, fur-tout celles des Ouvrages dramatiques. Il n'importe : je ferai la mienne, mais je la ferai courte, pour qu'on en excufe plus aifément l'inutilité.

J'ai vu Lyon à l'époque de la Coalition Départementale de 1793. J'avais été envoyé, par Marfeille, pour aller prêcher l'infurrection contre la Convention aux Départemens que n'avaient pas encore foulevé l'attentat des 29, 30 & 31 mai de cette année, à jamais mémorable par tout le fang qu'elle a vu répandre. Je m'unis à Lyon à des Commiffaires de Marfeille, qui étaient venus y féliciter les Sections de leur énergie ; je m'unis à des Commiffaires de Bordeaux, du Calvados, du Var, du Jura, du Doubs, de l'Ain, &c. &c. Les Autorités conftituées de Lyon délibérérent, malgré mes efforts, dont les 32 Sections vinrent le lendemain me remercier, de reconnaître la Convention, & d'accepter ce que l'on appella la Conftitution de 1793. Je conçus dès-lors ma préfence inutile, & je gagnai, à travers la Suiffe, Gênes, où je m'embarquai pour rejoindre Marfeille, ne doutant pas que Lyon était fubjugué. Lyon fe releva ; l'énergie des Sections, ranimées par la Commiffion Départementale, fit échouer cette manœuvre

de quelques hommes faibles ou perfides, & cette Ville que j'abandonnai, me plaignant de sa lâcheté, étonna la France & l'Europe, par une résistance incroyable, durant un siège de 62 jours, opposant les plus faibles moyens de défense à tous les efforts d'une Armée de 70 mille hommes, que l'espérance du pillage avait réunis sous ses murs.

Dans le même temps, Marseille était subjuguée par une poignée de brigands aux ordres de Carteaux, & le sang de ceux qui m'avaient député coulait par l'ordre du Proconsul Albitte, lorsque j'abordais sur les Terres de France, trop heureux de pouvoir me réfugier dans Toulon, d'où la perfidie Anglaise me poussa, par l'effet de l'évacuation de cette Place, à 400 lieues de ma Patrie. Je passai de Carthagêne à Livourne; la Révolution du 9 Thermidor ayant ressuscité les principes auxquels je m'étais sacrifié en 1793. Je traversai de nouveau la Suisse, & rentrai à Lyon au commencement de Prairial, an 3e. ou 1795. Je fus saisi d'horreur à la vue des tristes débris de cette Ville respectable; j'y cherchai vainement d'anciens amis; ceux que je pus y retrouver m'apprirent la fin déplorable du plus grand nombre. Au récit des malheurs de cette grande Cité, ma sensibilité s'enflamma, &, des Traits historiques que je recueillis dans quelques Sociétés, je formai le plan de ma Tragédie de Collot dans Lyon. Je n'ai pas cru qu'il me fut permis d'employer les véritables noms de mes Personnages; mais tous ceux qui connaissent Lyon pourront attester qu'il n'y en a pas un seul de

mon invention. Tous les faits que je rappelle, soit en action, soit en récit, ont existé; j'ai encouru plutôt le reproche d'avoir affaibli mes Tableaux, que celui d'avoir exagéré l'atrocité des Assassins ou le courage des Victimes.

Voilà, je pense, par où mon Ouvrage méritera peut-être l'attention de mes Contemporains. Il a été conçu & exécuté en 14 jours. Je m'étais ainsi pressé pour que la première Représentation en put avoir lieu au 9 Thermidor; c'était ainsi que je desirais célébrer à Lyon l'Anniversaire de la chute des Terroristes. Les évènemens en ont disposé autrement; je le laisse subsister tel qu'il est sorti du premier jet, crainte d'affaiblir le sentiment qui me l'a inspiré, au milieu des ruines sanglantes qui défigurent encore la seconde Ville de France.

Nul Ouvrage n'a mérité peut-être plus de critiques que le mien. Si on le traite avec assez d'importance pour l'honorer d'une critique, j'en profiterai pour l'avenir, si on me fait des observations judicieuses; je me tairai, si l'on ne m'attaque que par des malignités qui n'intéressent point la perfection de l'art.

Lecteur, voilà le premier Ouvrage que je te présente; il est à toi, juge-le sans ménagement. Lyonnais, voyez-y mon profond respect pour vos vertus; souriez à ce faible hommage de mon estime. Français, cherchez-y de nouveaux motifs de haïr les Brigands qui vous ont opprimés; reconnaissez-y combien votre bonheur m'est cher; rendez justice

aux purs ſentimens qui m'animent : & vous, Marſeillais, qui fites trembler la France, quand les Brigands régnaient dans vos murs, & qui ne fûtes plus connus que par votre molleſſe, par votre égoïſme, lorſque vous les eûtes renverſés ; vous, Marſeillais, qui avez laiſſé dilapider ma fortune, tandis que j'expoſais ma vie pour vous ; vous, qui avez laiſſé maſſacrer mes amis ; vous, au milieu deſquels je n'ai plus retrouvé que des indifférens, lorſque j'ai rejoint mes foyers ; trouvez ici la preuve que j'ai honoré de mon mieux la Miſſion que vous m'aviez donnée. Je fûs digne de votre choix ; c'eſt aſſez pour moi d'en être convaincu ; dès le principe, je m'étais préparé à me paſſer de reconnaiſſance.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

CITOYENS,

J'ai ſauvé la vie à l'un de vos Collègues. Je l'entraînai dans ma fuite lorſque, de Lyon, je paſſai à Gênes, croyant me rendre à Marſeille par mer. J'appris de lui tout ce que les bons Français vous doivent d'eſtime & de reconnaiſſance : je payai cette dette ſacrée par mes vœux pour chacun de vous pendant la perſécution qui menaçait vos têtes; je la payai par la joie que je reſſentis, au ſein d'une terre étrangère, de votre retour à la Convention : je la paye encore aujourd'hui par l'hommage que je vous fais d'un Ouvrage qui préſente la faible eſquiſſe des maux affreux dont votre abſence a frappé ma Patrie. Je ne ſais point flatter, vous ne voulez pas l'être, je ne pourrais le faire ſans dégrader l'Offrande que je vous adreſſe. Les éloges ſont au-deſſous de vous, il vous ſuffit de les mériter. Continuez à défendre les droits d'un Peuple qui n'eſpère qu'en votre énergie; forcez les méchans à ſe taire, & protégez ce premier eſſai d'une plume qui ſe conſacre, comme vous, à démaſquer ces Intriguans féroces qui ont trop long-temps ſubſtitué l'Anarchie à la Loi, la Férocité à la Juſtice, la Licence à la Liberté.

SALUT ET FRATERNITÉ.

FONVIELLE aîné.

PERSONNAGES.

COLLOT D'HERBOIS, Repréſentant du Peuple.

RONSIN, Chef de l'Armée Révolutionnaire.

FERNEX, LAFAYE, DORFEUIL, } Juges de la Commiſſion Temporaire.

Un Commandant de la Force Armée.

MONTIGNI, Bourgeois de Lyon.

BÉRANGER, ami de Montigni.

Mme. MONTIGNI.

Mme. BEAUFORT.

Mme. ADRIEN.

ADÉLAÏDE, ſa Fille.

CHARLOTTE.

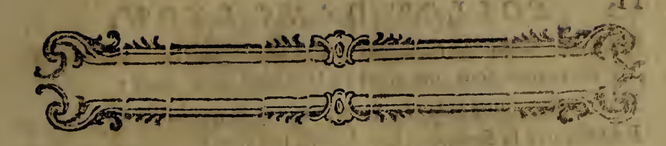
Membres de la Municipalité, du Diſtrict, du Département.

Soldats de l'Armée Révolutionnaire.

Troupe de Lyonnais & Lyonnaiſes, Vieillards, Femmes, Enfans.

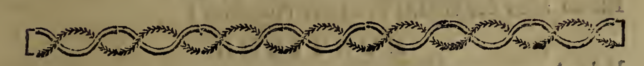
Deux Femmes au ſervice de Mme. Montigni.

La Scène eſt à Lyon, en Octobre 1793.



COLLOT DANS LYON,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une des pièces de l'appartement occupé par Collot.

SCENE PREMIERE.

MONTIGNI, Mme. BEAUFORT.

MONTIGNI.

ET vous aussi, Madame, en ces jours de terreur,
Vous venez implorer cet insolent Préteur,
Ce tigre furieux, dont l'infernale rage
S'irrite de nos pleurs, se nourrit de carnage !

Mme. BEAUFORT.

Citoyen, comme vous, auprès de nos bourreaux
Je suis conduite, hélas ! par l'excès de mes maux.
Ils ne sont plus ces temps d'espérance & de gloire,
Où Lyon aux brigands disputait la victoire ;

Où, quand tout le midi leur cédait fans effort,
Ils trouvaient fous nos murs & la honte & la mort :
Nos époux, nos enfans, trop touchés de nos larmes,
Réduits par la famine, ont dépofé les armes.
Fatale illufion ! l'olive de la paix
N'a flatté qu'un feul jour nos regards fatisfaits.
Le féroce Collot, en parlant de clémence,
Ne voulût qu'affurer fa cruelle vengeance.
Ces héros dont la France admira le valeur,
Par qui jamais Préci ne connût de vainqueur,
Dans le fond des cachots attendent le fupplice.
Eft-ce affez des deftins éprouver l'injuftice ?

MONTIGNI.

Hélas !

Mme. BEAUFORT.

C'eft fur la foi d'un pardon odieux
Que peu de Lyonnais ont fui loin de ces lieux ;
Soumis par la nature à fouffrir cet outrage,
Ils n'ont point délaiffé ce malheureux rivage :
Et les fers & la mort qui fiège à leur côté,
Sont le funefte prix de leur crédulité.

MONTIGNI.

Pardonnez ; aux douleurs que vous faites paraître,
Je crains que votre époux....

Mme. BEAUFORT.

Dénoncé par un traître,
Il s'eft vu cette nuit arracher de mes bras.

MONTIGNI.

On le difait en fuite.

Mme. BEAUFORT.

Ah ! ne m'accablez pas.
Il fuyait, mon amour a caufé fa ruïne ;
C'eft moi qui le retins ; c'eft moi qui l'affaffine.

MONTIGNI.

O des cœurs vertueux fatal aveuglement !
Qu'efpériez-vous ?

Mme. BEAUFORT.

Hélas ! en ce premier moment
Où, dans nos murs sanglans, l'indulgence à la bouche,
Collot nous déguisait son ame trop farouche,
J'avais cru que l'aspect de nos toîts embrasés,
Des femmes, des enfans, autour de lui pressés,
De nos tristes débris entassés par la guerre,
Avait à la pitié fait céder sa colère.

MONTIGNI.

A la pitié, grand Dieu ! ce charme des bons cœurs !
Ah ! l'ame des pervers ne s'ouvre qu'aux fureurs.

Mme. BEAUFORT.

Mais vous, de ma famille ami toujours fidèle,
Ainsi que mon époux à nos tyrans rebelle,
Comment dans nos remparts osez-vous demeurer ?
Contre nos oppresseurs qui peut vous assurer ?

MONTIGNI, *froidement.*

Mon courage, & ce bras qui, bravant leur puissance,
Est déja prêt, Madame, à tromper leur vengeance.

Mme. BEAUFORT.

Comment ?

MONTIGNI.

La mort n'est rien à qui sait la juger.

Mme. BEAUFORT.

On peut la fuir sans honte en ce commun danger.

MONTIGNI.

La fuir ! j'ai trop vécu ; j'ai vu régner le crime.
Je ne me vante point de cet effort sublime,
Qui, brisant à la fois les nœuds les plus chéris,
Fait qu'un cœur généreux s'immole à son pays :
D'un obscur Citoyen qu'importe à la Patrie,
Qu'importe à ses destins ou la mort ou la vie ?
Mais il est des devoirs que je dus respecter ;
La nature a ses droits, & j'ai dû l'écouter.

Mme. BEAUFORT.

Elle peut vous tromper.

MONTIGNI.

Je ſuis époux & père ;
Ma fuite plongerait mes fils dans la miſère :
Et, pour leur conſerver le fruit de mes travaux,
Je demeure auprès d'eux & brave mes bourreaux.
Mais, parmi mes enfans, ſi chers à ma tendreſſe,
Le plus jeune de tous aujourd'hui m'intéreſſe.
Non loin de nos remparts il eſt prêt à périr ;
D'un germe meurtrier ſeul je puis l'affranchir.
Je vais au Proconſul communiquer ma crainte,
Et j'eſpère....

(Des femmes, des enfans, des vieillards arrivent ſucceſſivement.)

Mme. BEAUFORT.

Voyez ſe remplir cette enceinte
De tant de malheureux, qui, comme nous, hélas !
D'un objet trop chéri rédoutent le trépas.
Vois nos gémiſſemens, vois nos vives alarmes ;
Grand Dieu ! ſois juſte enfin, daigne ſécher nos larmes.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, RONSIN, Troupe de Lyonnais.

RONSIN.

QUi vous a juſqu'ici permis de pénétrer ?
D'un tel raſſemblement que faut-il augurer ?

Mme. BEAUFORT.

Citoyen, nous venons implorer la clémence
De nos Repréſentans.

RONSIN.

Perdez cette eſpérance.

On ne peut vous entendre ; allez, & pour jamais
Sachez que de ces lieux on vous défend l'accès.

MONTIGNI, *avec dignité.*

Verrez-vous sans pitié ces larmes paternelles ?
Soyez homme.

RONSIN, *appellant les soldats qui viennent à lui.*

Soldats, dispersez ces rebelles.

(Les soldats veulent obéir.)

MONTIGNI, *résistant.*

Arrêtez, Citoyens ; des femmes, des vieillards,
Des enfans, peuvent-il offusquer vos regards ?
Nous sommes désarmés : soldats de la Patrie,
C'est contre des Français que votre barbarie....

RONSIN, *aux soldats.*

Faites votre devoir, chassez ces factieux,
Et que nul désormais ne pénètre en ces lieux.

(Les soldats chassent les Lyonnais.)

SCENE III.

RONSIN, COLLOT.

COLLOT.

QUelle rumeur ici vient de se faire entendre ?

RONSIN.

D'un ramas d'importuns Ronsin sût te défendre.
Les parens des proscrits, pour ébranler ton cœur,
Venaient t'entretenir de leur vaine terreur ;
J'ai chassé de ces lieux cette troupe indiscrette.

COLLOT.

Ils pensaient me fléchir !... Jouir de leur défaite,
Frapper ces Lyonnais, objets de mon courroux,

Les traîner dans la fange eſt mon vœu le plus doux.
D'une indigne pitié rejettons la faibleſſe ;
Seconde mes fureurs : que ta main vengereſſe
Ecraſe ces mutins, déſerteurs de nos lois,
Qui voulaient nous courber ſous le ſceptre des rois.

RONSIN.

Collot, ce cœur de bronze eſt tout à la Patrie ;
Au gré de tes deſſeins commande à ma furie.

COLLOT.

Les connais-tu ? Sais-tu, dans ſon ambition,
Combien Collot eſt fier de régner dans Lyon ?...
Je vais t'ouvrir mon cœur, notre cauſe eſt commune ;
Nous ne pouvons courir qu'une même fortune :
Après tant de forfaits qui nous ont réunis,
Je puis m'ouvrir à toi ſans me voir compromis.

RONSIN.

Tu le peux, tu le dois.

COLLOT.

Commencé par le crime ;
Notre pouvoir enfin deviendra légitime.
Si nous ſavons unir nos intérêts divers,
Et comprimer la France en la chargeant de fers.
Tu ſais ainſi que moi que ces belles chimères,
Ces droits du Citoyen dont les eſprits vulgaires
Careſſèrent l'eſpoir à leurs yeux préſenté ;
Que ce phantôme vain qu'on nomme liberté,
Ne ſont, pour nos pareils, que des reſſorts utiles
Par la ſoif du pouvoir mis dans leurs mains habiles.
Que ce peuple avili, courbé ſous la terreur,
Encenſe qui le trompe & ſe plaît dans l'erreur.
A tes yeux éclairés je vais donc, ſans myſtère,
Sans crainte, dévoiler mon ame toute entière....
Tu veux au premier rang t'élever avec moi :
Tel doit être le cœur d'un homme tel que toi.

RONSIN.

RONSIN.

Tu te trompes, Collot ; cet excès de puiſſance
N'appartient qu'à toi ſeul. D'une telle eſpérance
Je te céde l'honneur, & je te jure...

COLLOT.

Ami,
L'ambition jamais ne nous parle à demi.
J'ai moi-même éprouvé l'effet irréſiſtible
De cette paſſion dont la marche inſenſible
De ſuccès en ſuccès offre, à nos yeux ſurpris,
Un nouvel horiſon & de plus nobles prix.
Peut-être qu'aujourd'hui ton ame irréſolue,
Sur le vaſte avenir craint de porter la vue...
Ainſi quand Roberſpierre, aſpirant à régner,
Pour ſervir ſes projets oſa me déſigner,
Je ne vis pas qu'un jour ſa fortune affermie,
Armerait contre lui ma fière jalouſie.
Tu me ſers aujourd'hui ; mais, demain, à tes yeux,
Collot peut n'être plus qu'un rival dangereux.

RONSIN.

Quel ſoupçon ! moi ! Ronſin ! Souffre que je t'explique...

COLLOT.

Prévenons ce combat ; connais ma politique.
C'eſt en aſſociant nos vœux & nos deſſins,
Que je prétends payer les efforts de tes mains ;
Que je veux raſſurer ma juſte défiance.
Je te parle ſans fard ; pour régner ſur la France
Tes droits, je le ſais trop, ſont égaux à mes droits.
Si le ſort m'eut placé dans le berceau des Rois ;
Si, dans ce cœur altier, un ſang né pour le trône
Juſtifiait l'eſpoir où mon cœur s'abandonne ;
Je ne m'en défends pas, avec tranquillité ;
Je me repoſerais ſur ta fidélité :
Et, ſans t'offrir du ſceptre un partage inutile...

RONSIN.

De ces illuſions le vulgaire imbécille
A perdu l'habitude ; & ton génie heureux,
Pour fonder ſes ſuccès, n'a pas beſoin d'ayeux.

COLLOT.

Je le ſais : affichant un vain patriotiſme,
Le Français, endormi dans ſon lâche égoïſme,
S'abandonne au torrent de nos débats honteux,
Conduit par le haſard, il cède au plus heureux.
Sans ce preſtige, ami, ſans cette indifférence,
Qui livre aux plus pervers les deſtins de la France,
Qui de nous eût oſé concevoir le deſſein
D'uſurper pour lui ſeul le pouvoir ſouverain ?
Mais, plus il eſt aiſé, dans un moment d'orage,
D'obtenir la faveur de ce peuple volage,
Moins cette faveur même eſt facile à fixer.
Je connais le Français, & ne puis m'abuſer.
Roberſpierre triomphe : & bientôt ſa ruine
Va me livrer la place où le ſort me deſtine ;
Il ne crût voir en moi qu'un ſervile inſtrument ;
Et c'eſt moi qui le perds... Par ſon aveuglement,
Inſtruit à meſurer la hauteur de ſa chûte,
A d'auſſi prompts revers dois-je me mettre en butte ?
Non, non : puiſque mon ſort peut dépendre de toi,
Que ton intérêt ſeul m'aſſure de ta foi.
Ronſin, ſois mon égal ; qu'un même précipice,
Ou que le même trône, attendent mon complice.
A ces conditions, j'accepte tes efforts :
A ces conditions, je veux que ſur ces bords,
Et ton nom & le mien, unis pour la vengeance,
Rempliſſent de terreur & Lyon & la France.

RONSIN.

Je ſuis prêt ; ta juſtice a marqué mon devoir ;
Tu demandes du ſang ? c'eſt combler mon eſpoir.

COLLOT.

Oui, du ſang & de l'or ; dépouillons nos victimes ;
Courons juſques au bout la carrière des crimes :
Nés dans un rang obſcur, méritons les ſuccès
Qui ſeuls peuvent un jour ennoblir nos forfaits.

RONSIN.

Je vais tout diſpoſer : l'appareil du ſupplice
Annoncera bientôt l'inſtant de la juſtice.
Avant la fin du jour, ſous le fer des bourreaux,
Le ſang des Lyonnais baignera les terreaux. *(il ſort)*

SCENE IV.

COLLOT.

Cruels emportemens d'un cœur ivre de crime !
Par quels chemins affreux, entraîné dans l'abyme,
Me vois-je enfin conduit à la néceſſité
De vivre pour la haine & la férocité !
Quelle importune ſoif de ſang & de carnage
A ſoufflé dans mon cœur cette infernale rage ?...
A quels hommes, grand Dieu ! je ſuis aſſocié !...
Quelle honte ! Ronſin à mon ſort eſt lié !...
Eſt-ce à moi d'en rougir ?... Horreur de la nature,
Qui, plus que moi, du crime a comblé la meſure ?...
Ah ! je me hais moi-même ; &, malgré mes efforts,
Je ſens un bras vengeur.... Il eſt donc des remords !
Il eſt donc dans nos cœurs une ſecrette eſſence
Qui, d'un Dieu courroucé, redoute la vengeance !
Il eſt un Dieu !... Collot, dans ta perverſité,
Pûs tu te déguiſer l'affreuſe vérité ?...
Vainement du néant tu prêchas le ſyſtême,
Seul avec tes forfaits, tu le démens toi-même.
C'eſt toi, farouche orgueil, c'eſt toi dont le poiſon

Aigrit mon caractère, égara ma raison.
Mes forfaits, mes erreurs, mes implacables haines,
Sont moins l'effet du sang qui bouillonne en mes veines
Que de ce vain orgueil dont l'excès effréné
Aux plus honteux écarts m'a lui seul entraîné.
Lyon, de ma fierté tu vis naître l'aurore ;
Tu voulus la punir.... (1) T'en souvient-il encore ?...
Où suis-je ?... Murs affreux, témoins de cet affront,
Tremblez, je vais laver la honte de mon front.
Lyonnais, fléchissez sous ma toute puissance ;
Insolente cité, frémis de ma vengeance.

SCENE V.

COLLOT, LAFAYE.

LAFAYE.

Tes ordres sont remplis : dans le fonds des cachots,
De nombreux révoltés attendent leurs bourreaux.
Plusieurs ont fui ; plusieurs, dans d'obscures retraites,
Évitent de la loi les foudres déjà prêtes.
Mais ces vils ennemis se cachent vainement,
Et n'échapperont pas à mon œil vigilant.
C'est à moi de les rendre au fer de la vengeance :
Leur sang impur, leur sang doit consoler la France.

COLLOT.

Oui, la mort aux mutins, à ces conspirateurs
De la rebellion hardis prédicateurs,
Qui, d'un peuple crédule, au sein de ces murailles,
Égaraient la raison aux conseils, aux batailles.
Quiconque dans Lyon eût quelque autorité
Doit recevoir ce prix de sa témérité.
La République, ami, sévère, inexorable,
S'affermit en frappant cette ville coupable.

Fixons sa destinée ; & que ton zèle heureux
Imprime la terreur au cœur des factieux.
Sois sourd à la pitié, sois sourd à la nature ;
Ministre de la mort, frappe jusqu'au murmure.
Cette utile rigueur va fonder à la fois
Et le bonheur du peuple, & le règne des lois.

LAFAYE

Je vais, sur les mutins, éclairer ma justice ;
Compte sur moi, Collot : pour hâter leur supplice,
Feignant de les servir, je veux de leurs complots
Leur arracher l'aveu dans l'ombre des cachots. (2)
On peut avec lenteur, dans des temps ordinaires,
Employer de la loi les formes salutaires ;
Mais laisser trop long-temps de nombreux révoltés
Respirer à l'abri de ces formalités,
C'est trahir la patrie, & le juge équitable
A rempli son devoir en cherchant le coupable.
Toi, Collot, cependant veille & crains que Lyon
Ne rallume le feu de la rebellion.
Le calme trop souvent annonce la tempête ;
Préviens de noirs desseins qui menacent ta tête.
On dit que des proscrits les femmes, les enfans,
En secret ont formé quelques rassemblemens :
L'œil des Républicains les poursuit ; & j'espère
Déconcerter bientôt leur projet téméraire ;
Mais il faut prévenir, & c'est-là ton devoir,
L'éclat impétueux d'un premier désespoir.

COLLOT.

Va, Lafaye, en mes mains la puissance suprême
N'est point un vain ressort : dans leur audace extrême
Si quelques factieux osent se réunir,
Loin de les redouter, je dois m'en applaudir.
Laissons-les s'agiter : leur heureuse imprudence
Offre un plus vaste champ à ma juste vengeance.
On vient : rejoins Fernex. Organe de la loi,
Songe que la patrie a compté sur ta foi. *(Lafaye sort)*

SCENE VI.

COLLOT, UN CHEF de la Force Armée.

LE CHEF.

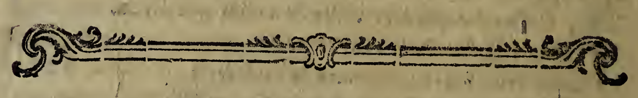
Citoyen, à l'inſtant, du ſénat de la France,
Un meſſager arrive & demande audience.

COLLOT.

Je vais le recevoir. Toi, ſur les factieux,
Ami, plus que jamais, ouvre toujours les yeux.

(Collot rentre dans ſon appartement ; le Chef de la force armée va rejoindre ſon poſte.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLLOT, RONSIN, LAFAYE, FERNEX, DORFEUIL, LE MAIRE, LES PRÉSIDENS du Département & du Diſtrict.

COLLOT, *ayant à la main les dépêches du Comité de ſalut public.*

Généreux défenſeurs de la France indignée,
Connaiſſez de Lyon quelle eſt la deſtinée :
Prenez place ; écoutez les ordres du ſénat.... *(ils s'aſſeyent)*
Si la rebellion a menacé l'état ;

Si, du Nord au Midi, vingt cités infidelles
Formèrent à la fois des lignes criminelles ;
Si du Var au Jura, de Lyon à Bordeaux,
Si, des Bouches du Rhône au fein du Calvados,
De nombreux révoltés ont ofé fur nos têtes
Conjurer à grands cris d'impuiffantes tempêtes ;
Il n'eft que trop certain que tant de factieux,
Profitant contre nous d'un pardon dangereux,
Renaîtraient à l'efpoir de s'abreuver encore
Du fang républicain dont la foif les dévore.
Jaloux de maintenir fes bienfaifantes lois,
Le fénat aujourd'hui vous parle par ma voix.
Il faut un grand exemple ; il faut que la patrie
De fes vains ennemis réprime la furie.
Lyon, fous un Précy, balança nos efforts :
Deux fois le Rhône a vu, fur fes coupables bords,
La rivale du jour accomplir fa carrière,
Avant que les mutins mordiffent la pouffière.
Plus cette réfiftance exalta leur fierté,
Plus il faut les punir de leur témérité.
Les ordres du fénat vont, de la République,
Extirper fans pitié cette horde incivique
De nobles, d'impofteurs parlant au nom du Ciel,
Regrettant tour à tour ou le trône ou l'autel.
Par-tout le fer des lois va moiffonner en France
Les timides vertus, l'orgueil de la naiffance,
Les talens fuborneurs, les fuperftitions,
Et le luxe ennemi des révolutions.
Cette utile rigueur affure à la patrie
Le bienfait éternel de la démocratie.
Bientôt, fous fon niveau, la fière égalité
Va compter les amis de notre liberté.
Mais ce n'eft pas affez. Sur ces rives fanglantes,
De nos braves guerriers les ombres gémiffantes,
Veulent une hécatombe : & la deftruction
Plane pour les venger fur les murs de Lyon.

Que les palais pompeux, les toîts de l'induſtrie,
S'écroulent à la fois ſous la hâche en furie.
Du voyageur ſurpris effrayons les regards :
Effaçons juſqu'au nom de ces hardis remparts ; (3)
Et, donnant aux Français une leçon terrible,
Fondons la République unique, indiviſible.
Tels ſont du Comité les ordres ſouverains ;
Secondez mes efforts, & ſervez ſes deſſeins.

RONSIN.

Ces ordres me ſont chers : j'avais promis d'avance
A Paris indigné cette grande vengeance :
» Ronſin de ſes travaux vous apprendra le fruit,
» Non de Lyon vaincu, mais de Lyon détruit.
Voilà ce qu'en partant je promis à nos frères.
Tous mes vœux ſont remplis.

COLLOT, *aux Adminiſtrateurs.*

Sages dépoſitaires
Des intérêts du peuple & de ſes droits ſacrés,
Déſignez dès ce jour les foyers excécrés
Des traitres dont la loi va nous faire juſtice.
Ils les verront crouler en marchant au ſupplice.
Allez.

(Les Adminiſtrateurs ſortent.)

SCENE II.

COLLOT, RONSIN, LAFAYE, FERNEX, DORFEUIL.

COLLOT

Vous, magiſtrats, que le glaive vengeur
Entre vos mains remis dans ce jour de terreur,
Faſſe couler un ſang dont la terre eſt avide.
Que le Rhône fumant, dans ſa courſe rapide,

Leur portant le tribut de ses flots écumeux,
Aille rougir les mers de ce sang odieux.

LAFAYE.

A tes justes fureurs empressé de répondre,
J'ai vu deux cens mutins que je viens de confondre.
D'une fausse pitié, j'ai su, dans leur prison,
Présenter à leurs yeux l'adroite illusion.
Tous ont des révoltés dirigé l'insolence :
J'ai reçu leur aveu.

FERNEX.

Pour hâter la vengeance,
Qu'importe cet aveu ?... Collot, au nom des lois,
Tu veux du sang !... Lyon va frémir à ma voix.
J'y serai de la mort l'organe impitoyable. (4)
Jamais au tribunal, innocent ou coupable,
Un proscrit n'obtiendra sa grace devant moi.

DORFEUIL.

Dorfeuil, brave Fernex, sera digne de toi.
Je ne distingue point l'innocence du crime.
Tout suspect doit périr : c'est ma seule maxime.

RONSIN.

Oui : mais cet appareil d'un supplice trop lent,
Ce mobile couteau, ce fer étincelant,
Qui, dans des jours de calme, est suffisant peut-être,
Offre-t-il aux transports que vous faites paraître
Un moyen d'extirper avec célérité
Tant de brigands unis contre la liberté ?
Deux cens conspirateurs ont avoué leur crime :
Voudrez-vous différer leur trépas légitime ?
Voudrez-vous vainement fatiguer vos bourreaux ?
Réservez pour les chefs l'honneur des échafauds,
Et que l'airain de Mars, les foudres de la guerre,
De l'infâme troupeau débarrassent la terre. (5)

DORFEUIL.

J'approuve ce moyen.

(Lafaye & Fernex ſe lèvent en ſigne d'approbation.)

COLLOT.

Il ſuffit. Hâtez-vous :
Allez ; & ſur Lyon, portez vos premiers coups.

(Fernex, Lafaye & Dorfeuil ſortent.)

SCENE III.

COLLOT, RONSIN.

RONSIN.

Collot, eſt-il bien vrai ? c'eſt le ſénat lui-même
Qui livre ces remparts à notre rage extrême ?

COLLOT.

Voilà ſes volontés. A ces coups deſtructeurs,
Reconnais de l'Anglais les jalouſes fureurs. (6)
Ame de nos conſeils, Pitt, offre à Roberſpierre,
Dans ſon ambition, l'appui de l'Angleterre,
Pourvu que les Français, laboureurs ou ſoldats,
Sur la fécondité de nos riches climats,
Se bornant à fonder leur moderne puiſſance,
Ceſſent aux léopards, ſur l'Océant immenſe,
De diſputer l'empire, & laiſſent leurs rivaux,
Du Gange au Pont-Euxin, régner par leurs vaiſſeaux.
De nos inimitiés cet accord ſalutaire
Va tarir à jamais la ſource meurtrière.
Et Londres & Paris, maîtres de l'univers,
L'un ſur le continent, l'autre au-delà des mers.
Unis & redoutés par un effort terrible,
De l'Europe aux abois détruiront l'équilibre.

RONSIN.

J'embraſſe avec tranſport cet eſpoir ſi flatteur.
Laiſſons-là le commerce & ſon éclat trompeur :
Et, pour rendre la France à ſon premier génie,
Oſons paraliſer les bras de l'induſtrie.
Trop long-temps amolli, que ce peuple fougueux,
Renaiſſe à l'apreté des Gaulois ſes ayeux....
Cependant, ſi, pour toi, trahiſſant Roberſpierre,
Ronſin, le fier Ronſin marche ſous ta bannière,
Quels garants du ſuccès peux-tu lui préſenter ?
Ne me déguiſe rien.

COLLOT.

J'ai droit de me flatter
Que, ſur mes concurrens, j'obtiendrai l'avantage.
J'ai contre eux ton appui ; j'ai contre eux mon courage ;
Et ce coup d'œil profond, cet art ſi précieux,
De pénétrer de loin leurs projets ténébreux.
Nous ſommes ſeuls : je vais préſenter à ta vue
Le rapide tableau de l'Europe abattue.
Vois, lorſque les Français, pour la première fois,
Oſèrent attenter à leurs antiques lois,
Londres, par ſes tréſors, ſeconder en ſilence
Un éclat qui pouvait humilier la France.
Vois un prince, aveuglé par ſon ambition,
Soudoyer la révolte & l'inſurrection ;
Et, ſans art, ſans génie, épuiſer ſes richeſſes
Pour payer ſes rivaux & leurs fauſſes careſſes.
Vois au culte de Rome un parti turbulent,
A ſon tour oppreſſeur, cruel, intolérant,
Porter d'une main ſûre une atteinte mortelle.
Dès ces premiers momens une ligue infidelle
Trompant & d'Orléans & le peuple agité,
Juſqu'en ſes fondemens frappa la royauté.
L'Europe en a ſouri : jalouſe de la France,
Elle a feint de Louis d'embraſſer la défenſe ;

Mais, soit que Pitt ait su contenir ses efforts,
Soit que, sure à la fin d'épuiser nos trésors,
Elle ait conçu l'espoir, en abusant nos princes,
De soumettre à son joug nos débiles provinces;
Vainement par deux fois ses nombreux étendarts
Ont de Paris tremblant effrayé les regards.
Sans doute elle a voulu, dans sa coupable ivresse,
Laisser de cet état consommer la détresse:
Elle a cru que le temps réduirait les Français
A subir le destin des tristes Polonais. (7)
Vain espoir! nos débats & les feux de la guerre
Ont du plus noble orgueil rempli la France entière.
Elle a senti sa force; & ce démembrement....

RONSIN.

Va, laisse-là l'Europe & son aveuglement.
Reviens à nos desseins.

COLLOT.

Pitt, dans sa politique
Nous suggéra lui-même un projet chimérique.
Cette démocratie où nous semblons courir,
Ce gouffre, où les Français jurent de s'engloutir,
Est son ouvrage. Il crut qu'à d'augustes victimes,
Aux bourbons, le Français, trop honteux de ses crimes,
Refuserait le trône en des temps plus heureux;
Et, sur un prince anglais, pourrait jetter les yeux.
Voilà la source, ami, d'où partit l'athéisme,
Qui, non moins furieux que l'ardent fanatisme,
Proscrivit, renversa tout culte, tout autel,
Et prêcha le néant à la face du Ciel.
En effet, on pouvait amener le vulgaire
A souffrir sur le trône une race étrangère;
Mais tous nos préjugés, de ce trône sanglant,
Repoussaient sans espoir un prince protestant.
Il fallait, dans sa source, attaquer la croyance
D'un peuple dès-long-temps nourri d'intolérance;

Il fallait qu'il sentit que le sceptre des rois
De la religion peut limiter les droits....
Pitt abjure aujourd'hui cette vaine espérance ;
Un Anglais n'est point fait pour régner sur la France ;
Le Français à ce point ne peut être avili :
Il le sent ; ce projet est tombé dans l'oubli.
Pitt encor, cependant, des bords de la Tamise ;
Préside au sort futur de la Seine indécise.
Il voit, sur les débris d'un trône ensanglanté
Roberspierre & Danton prêchant l'égalité,
Trompant Londres, l'Europe & la France elle-même,
Se disputer entre eux l'autorité suprême.
Il voit ces deux rivaux, divisant le sénat,
Prêts, en se dévoilant, à déchirer l'état ;
Et, livrant le plus faible au mépris qu'il inspire,
Il soutient Roberspierre & lui promet l'empire.
Ce dernier m'en informe ; & je t'ai déjà dit
Quelles conditions renferme cet écrit.
Maintenant, raisonnons. Du prudent Roberspierre
Les rivaux déclarés vont mordre la poussière.
D'Orléans & Danton, & leurs partis tremblans,
Vont tomber avant peu sous ses coups triomphans.
Des destins de l'état seul maître, seul arbitre,
A fixer sa faveur j'acquiers un nouveau titre
Si je le sers encore en cette extrémité :
Je vais donc obéir à sa férocité.
Cependant, profitant de l'ivresse commune,
S'il veut par la terreur assurer sa fortune ;
A notre tour, Ronsin, pour fonder nos succès,
Nous pouvons nous armer de ses propres forfaits.
Comme nous il nacquît dans cette classe obscure,
Où de vains préjugés étouffent la nature :
Comme nous, pour oser asservir son pays,
Il n'eût que son audace : & s'il pût de Louis
Attaquer, ébranler, renverser la puissance,
Tu sens bien qu'entre nous il est moins de distance ;
Qu'il nous a des grandeurs applani le chemin,

Que je puis tout oser, tout me promettre. Enfin,
L'audacieux triomphe où le faible balance.
Tu connais mes desseins ; remplis mon espérance.
Écrasons Roberspierre ; après ce coup d'éclat,
Régnons, toi dans les camps, & moi sur le sénat.

RONSIN.

Tu montres la victoire à mon ame charmée ;
Oui, préside aux conseils ; je préside à l'armée.
J'accepte ce partage & t'engage ma foi.
Frappe dans cette main : Ronsin est tout à toi.

SCENE IV.

COLLOT, RONSIN, UN CHEF de la Force Armée.

LE CHEF.

Collot, un Lyonnais sollicite la grace
De paraître à tes yeux.

RONSIN.

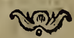
A quoi tend son audace ?
Quel est-il ?

LE CHEF.

Je l'ignore.

COLLOT.

Il le faut écouter :
Qu'il entre.... Quel qu'il soit est-il à redouter ?



SCENE V.

COLLOT, RONSIN, MONTIGNI, *conduit par le Soldat qui ſe retire.*

COLLOT.

Approche ; quel motif auprès de moi t'appelle ?

MONTIGNI.

Citoyen, un Français à ſon devoir fidèle,
Un malheureux, un père accablé de douleur,
Eſpère auprès de vous trouver un protecteur.

COLLOT.

Que me demandes-tu ?

MONTIGNI.

Daignez ſécher mes larmes.
Seul vous pouvez, dit-on, adoucir mes allarmes.
Non loin de ces remparts ſouffrez que mon ſecours
Aille, d'un mal affreux qui menace ſes jours,
Sauver l'un de mes fils.

COLLOT.

Quelle eſt ton imprudence ?
Ignores-tu que nul, en cette circonſtance,
Ne peut quitter Lyon ? que l'on doit ſuſpecter
Quiconque, ainſi que toi ?..

MONTIGNI.

Rien n'a dû m'arrêter.
Non : ce n'eſt pas pour moi que je crains : je ſuis père,
Mon fils ſe meurt : ſoyez ſenſible à ma prière ;
C'eſt pour lui que je viens implorer vos bontés.

COLLOT.

A quel titre ? Es-tu né parmi les *révoltés* ?

MONTIGNI.

Lyon eſt mon pays.

COLLOT.

D'une ville coupable
T'a-t-on vu déteſter l'eſpoir abominable ?
As-tu fui de ſes murs pendant le ſiège ?

MONTIGNI.

Non.
Obſcur & retiré dans mon humble maiſon,
J'y déplorai les maux qui déſolent la France.

COLLOT.

Ainſi donc tu ſervis la déſobéiſſance ?

MONTIGNI.

Reſter dans mes foyers, était-ce la ſervir ?

COLLOT.

A quoi t'occupais-tu dans Lyon ?

MONTIGNI.

A gémir.

COLLOT.

Mais, ne m'as-tu pas dit que le ſort te fit père ?

MONTIGNI.

Oui, le ciel m'a donné trois fils dans ſa colère.
Je le remerciai jadis de ce préſent :
Aujourd'hui pour mon cœur c'eſt un fardeau peſant.

COLLOT.

Quelle raiſon te fait regretter d'être père ?

MONTIGNI.

Je crains de voir tomber mes fils dans la miſère.

COLLOT.

D'où te vient cette crainte ?

MONTIGNI.

On voit ſur nos remparts
D'un vainqueur irrité flotter les étendarts ;

Et

Et l'on dit que bientôt, dans cette ville immenſe,
La dévaſtation va marquer ſa vengeance.

COLLOT.

Arrête. Et de quel droit viens-tu m'interroger
Sur mes deſſeins ?

MONTIGNI.

Hélas ! j'ai prévu mon danger ;
Et ſi mes triſtes fils n'en avaient rien à craindre,
Je verrais ſans regret la mort qui peut m'atteindre.
Mais une loi barbare . . . .

COLLOT.

Oſes-tu, devant moi,
Perfide, murmurer ainſi contre la loi ?

RONSIN.

Sans doute que ſes fils, à l'État infidèles,
Ont mérité la mort qui pourſuit les rebelles.

MONTIGNI.

Mes fils ! Qu'oſez-vous dire ?

RONSIN.

Ils mourront avec toi,
Malheureux, s'ils ſe ſont armés contre la loi.

MONTIGNI.

Du plus âgé des trois encore en leur enfance
Deux luſtres ſeulement ont ſuivi la naiſſance.

RONSIN.

Sont-ils républicains ?

MONTIGNI.

Que peut être un enfant ?
On s'ignore ſoi-même à cet âge innocent.

COLLOT.

Mais toi, lorſqu'échappant au pouvoir deſpotique,
Le Français rajeuni fonda la République,
Quelle fut ta conduite ou ton opinion ?

C

MONTIGNI.

Ma conduite, toujours soumise à ma raison,
Fut conforme aux devoirs d'un citoyen, d'un père,
Qui doit à ses enfans l'exemple salutaire
D'obéir à la loi sans oser la juger.
Elle changea souvent : seul, je ne pus changer.
Trop de présomption m'eût égaré peut-être ;
Et, libre sans orgueil, docile sous un maître,
Dans mon obscurité je bornai tous mes vœux
A voir Lyon paisible & le Français heureux.

COLLOT.

Voilà des modérés l'ordinaire langage.

MONTIGNI.

La modération est la vertu du sage.

COLLOT.

Du perfide égoïste elle masque les traits.

MONTIGNI.

L'égoïsme est un crime où régnent les forfaits,
Et nul n'a, moins que moi, connu cette faiblesse.

COLLOT.

Tu veux fuir cependant ?

MONTIGNI.

Dans ce jour de détresse,
Où la secrette voix d'un dénonciateur
Peut conduire à la mort l'innocence ou l'erreur,
J'ose vous demander, non d'épargner ma vie ;
(Elle n'est rien pour moi, je vous la sacrifie)
Mais de ne pas priver d'innocens orphelins
Du fruit des longs travaux de ces débiles mains.
C'est-là tout mon espoir ; &, je vous le répète,
Si je frémis du coup qui peut frapper ma tête,
Ce cœur flétri, ce cœur ne voit, dans son effroi,
Que mes tristes enfans plus à plaindre que moi.

Daignez, les séparant de leur malheureux père,
Permettre qu'à l'un d'eux je puisse....

COLLOT.

Téméraire!
Tant d'audace à mes yeux doit te rendre suspect.
La loi veille sur tous; attends avec respect
Que son regard t'atteigne : &, si tu fus coupable....
(On entend une rumeur.)
Quel bruit!...

RONSIN, *s'avançant vers la porte.*
J'en vais juger.

SCENE VI.

COLLOT, RONSIN, MONTIGNI, Mme. BEAUFORT, Mme. ADRIEN, deux autres Lyonnaises, soldats qui leur disputent l'entrée.

Mme. BEAUFORT, *forçant à grands cris les soldats.*

Du sort qui nous accable,
Barbares, laissez-nous épuiser la rigueur.
Nous voulons à ses pieds expirer de douleur.

RONSIN.

Quelle témérité!... De ces femmes rebelles
Assurez-vous, soldats.

Mme. BEAUFORT, *repoussant les soldats.*

De vos armes cruelles
Vous voulez vainement employer le pouvoir.
Frappez : arrachez-nous à notre désespoir,
Ou souffrez en ces lieux que nos voix expirantes....

COLLOT.

Que voulez-vous?

Mme. BEAUFORT, *plus calme.*

Hélas ! des mères gémissantes,
Une épouse allarmée, au-devant de tes coups
Accourent, Sénateur, pour fléchir ton courroux.
Nous tombons à tes pieds.

COLLOT.

Cette douleur perfide
Ne peut m'en imposer. Une femme hommicide,
En te flattant, Hélas ! Marat, ô mon ami,
Ainsi frappa ton sein d'un poignard ennemi.

Mme. BEAUFORT, *souriant avec dignité.*

Tu crois que nous voulons attenter à ta vie ?

COLLOT.

D'un sexe audacieux je connais la furie.
Et le monstre que Caën a vomi sur Paris ....

Mme. BEAUFORT.

Laisse tomber sur nous tes regards attendris.
C'est la nature en pleurs, c'est sa voix qui te presse
D'épargner les objets chers à notre tendresse.

COLLOT.

Levez-vous.

Mme. BEAUFORT.

Sénateur, eh ! quoi ! l'humanité
Parlerait-elle envain à ton cœur agité ?
Tu te troubles... Je vois que ton ame balance.
Céde, céde aux conseils de la douce clémence.
Par ses attraits puissans, par ses charmes vainqueurs,
Assure ton triomphe en gagnant tous les cœurs.
Vois le juste avenir, bénissant ta mémoire,
Eterniser ton nom couronné par la gloire ....
Que dis-je ?... Sous tes yeux vois nos heureux enfans
Lever déjà vers toi leurs bras reconnaissans.
Pourrais-tu préférer à ces chants d'allégresse,
A ces transports touchans d'une sainte tendresse,
Le tableau déchirant de nos cris, de nos pleurs,

Accusant à jamais tes barbares rigueurs !...
Non : tu ne voudras point que la race future
Dise, Collot fut sourd aux cris de la nature ;
Collot fut un barbare ; il pût sauver Lyon,
Et lui seul fut l'auteur de sa destruction.
Il frappa les époux & leurs fils & leurs filles ;
Sa main porta le deuil dans toutes les familles :
Les tigres de l'Afrique, en leur férocité,
Eurent un cœur plus tendre & moins de cruauté.
Collot, au nom du ciel, au nom de la patrie,
Vois, de nos murs flétris, la timide industrie
Prête à fuir pour jamais à l'aspect des bourreaux,
Et laisser ton Sénat régner sur des tombeaux.
Fais cesser nos terreurs ; laisse jouir la France
Des bienheureux effets d'une utile indulgence,
Achète notre amour pour ses nouvelles lois,
En souffrant que Lyon se rassure à ta voix ....
Tu ne nous réponds rien !... A ce regard farouche,
Je vois trop quel arrêt va sortir de ta bouche.
Je te demande envain de rendre mon époux
A sa mourante épouse .... Eh bien ! que ton courroux,
Frappant du même coup ce cœur tendre & fidèle,
Me réunisse à lui dans la nuit éternelle.
Frappe : où sont tes bourreaux ? frappe ; voilà mon sein,
Barbare !...

COLLOT.

Finissez .... vous saurez mon dessein,
Mais, avant de suspendre ou hâter la vengeance,
Je dois de vos éclats châtier l'imprudence....
De ces femmes, soldats, débarrassez ces lieux ;
Allez : toi, Lyonnais, ôte-toi de mes yeux.

(Les soldats emmènent les femmes ; Montigni sort confondu.)

SCENE VII.

COLLOT, RONSIN.

RONSIN.

Eh quoi ! ton faible cœur, ouvert à la clémence,
Aux mutins du pardon préfente l'efpérance !

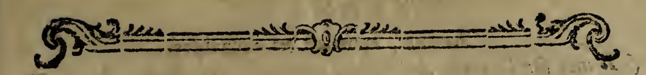
COLLOT.

Qu'ofes-tu dire, ami ? ceffe de m'offenfer.
Je leur pardonnerais !... Et tu pus le penfer !
Non, non : fi j'ai laiffé cette femme en délire,
Exhaler devant moi la rage qui l'infpire,
J'ai voulu jufqu'au bout, juger par fa fierté
Qu'elle a puifé le jour dans un fang déteſté.
Je la voue à la mort ; je le dois à la France,
Pour punir fes éclats & fur-tout fa naiffance.
Unie à fon époux, fous le même couteau,
Sa tête va bientôt tomber fur l'échafaud.
Toi, fur ce Lyonnais dont l'audace m'étonne,
Veille & fache aujourd'hui ce qu'il faut que j'ordonne.
Sache quel eft fon nom : cours, vole, &, fans tarder,
Reviens ; il m'eft fufpect puifqu'il m'ofe aborder.

(Ils fortent.)

Fin du fecond Acte.





ACTE III.

Durant l'entr'acte des Soldats disposent la table & les fauteuils où doivent siéger les Juges de la Commission de sang.

SCENE PREMIERE.

FERNEX, LAFAYE, DORFEUIL, les quatre autres JUGES, SOLDATS.

FERNEX, *président : il dépose sur la table la liste des proscrits.*

Ministres redoutés des publiques vengeances,
Qui vont des bons Français combler les espérances,
Voici l'instant promis à vos cœurs généreux :
Vous allez démasquer, punir les factieux.
Jurez devant la loi, qu'impassibles comme elle,
Vous voulez extirper une secte rebelle.
Jurez, par le pouvoir entre vos mains remis,
De n'épargner aucun de nos vains ennemis.
Armez-vous, comme moi, de ce regard sévère,
Qui, des secrets du cœur, fait percer le mystère.
Que le coupable ici, tremblant à votre abord,
Ne lise dans vos yeux que l'arrêt de sa mort

LAFAYE.

Rien ne pourra fléchir nos cœurs inexorables :
Nous le jurons.

FERNEX.

Soldats, appellez les coupables.

(Il met sur la table deux longs pistolets : chacun des Juges en fait de même, ils s'asseyent.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOTTE, *conduite par les Soldats.*

CHARLOTTE.

OU vais-je, malheureuse, & qu'est-ce que je vois! Que me veut-on ?

FERNEX.

Approche & fléchis sous la loi.

CHARLOTTE.

Etes-vous mes bourreaux ? suis-je votre victime ? Cet appareil de mort....

FERNEX.

Est la terreur du crime.

Quel est ton nom ?

CHARLOTTE.

Charlotte.

FERNEX.

Et ton âge.

CHARLOTTE.

Vingt ans.

FERNEX.

Et ta famille ?

CHARLOTTE.

Hélas ! je n'ai plus de parens.

FERNEX.

Es-tu née en ses murs ?

CHARLOTTE.

J'y reçus la naissance ;
Ils ont vu le bonheur de ma paisible enfance ,
Et j'y vivrais heureuse encor si des pervers....

FERNEX.

Achève.

CHARLOTTE.

Oubliez-vous que je suis dans les fers ?
Je me tais , je le dois , je me fais violence ;
Mais vous pouvez vous-même expliquer mon silence.

FERNEX, *après avoir lu la liste.*

On t'accuse d'avoir , dans sa rebellion ,
Combattu sous Précy.

CHARLOTTE.

J'ai défendu Lyon.
Si ce fut un forfait , je crains peu ta colère ;
Sauve-moi du tourment de survivre à mon frère.
J'ai mérité la mort.

FERNEX.

Est-il dans les cachots ,
Ce frère , ton complice ?

CHARLOTTE.

Il dort dans les tombeaux.
Ma main , ma faible main le rendit à la terre , (3)
Alors que , sous mes yeux , moissonné par la guerre ,
Il reçut le trépas au poste de l'honneur ,
Et laissa sans appui sa malheureuse sœur.

FERNEX.

Ainsi tu t'applaudis d'avoir de ta patrie
Combattu les vengeurs !

CHARLOTTE.

Je crois l'avoir servie.
Par le sort des combats je suis en ton pouvoir :
Sois cruel si tu veux : moi, j'ai fait mon devoir.

FERNEX.

Il suffit : ces aveux assurent ton supplice.
Gardes, qu'on la ramène

CHARLOTTE.

Éternelle justice !...
Où va-t-on me conduire ?

FERNEX.

A la mort.

TOUS LES JUGES, *en se levant.*

A la mort.

CHARLOTTE.

Je bénis cet arrêt ; j'y cours avec transport.
Il est honteux de vivre avec vous.

FERNEX.

Téméraire !

CHARLOTTE.

Cet air que vous souillez, ce jour qui vous éclaire,
Je les fuis avec joie ; ils me sont odieux :
Tremblez à votre tour, tremblez, il est des Dieux.
(Les soldats emmènent Charlotte d'un côté ; une autre troupe conduisant Adélaïde entre du côté opposé.)

SCENE III.

LES JUGES, ADELAÏDE, SOLDATS.

FERNEX.

Comment te nomme-t-on ?

ADÉLAÏDE.

Que t'importe, barbare !

FERNEX.

Quel eſt ton nom ?

ADÉLAÏDE.

Je ſais le ſort qu'on me prépare.
J'ai mérité l'honneur de mourir ſous tes coups ;
Mon nom ne peut accroître ou fléchir ton courroux.

FERNEX.

Quel eſt-il ? répondez : la loi vous interroge.

ADÉLAÏDE.

Exécrable aſſaſſin ! quoi ! ta bouche s'arroge
Le droit de me parler au nom ſacré des lois ?

FERNEX.

Quel orgueil !... Votre nom ?... pour la dernière fois
Je vous l'ai demandé.

ADÉLAÏDE.

Que me fait ta menace ?
Crois-tu que je m'abaiſſe à te demander grace ?
Tu m'as déjà proſcrite & crois m'épouvanter !
Qui ne craint point la mort n'a rien à redouter.

FERNEX.

Tu comptes vainement ſur ce détour perfide,
Pour me cacher ton nom.

ADÉLAÏDE, *avec mépris.*

Tu vois Adélaïde.
Cherche, cherche, ce nom marqué pour le trépas.
Devant mes aſſaſſins je ne tremblerai pas.

FERNEX, *liſant ſa liſte.*

Que vois-je ?... « Adélaïde a, dès leur origine,
» De nos modernes lois deſiré la ruine.
» Rebelle avec orgueil, elle a, publiquement,
» Affiché pour ces lois un mépris inſultant :
» Et le ſigne adopté dans ces momens de gloire,

» Où, sur le despotisme assurant sa victoire,
» Le Français à jamais conquit sa liberté,
» Ce signe précieux, ce signe respecté,
» Ne fut jamais par elle arboré.... » Quelle audace !
Monstre ! tu vis encor ?... Je devrais sur la place....

(Il prend un pistolet & la menace.)

LAFAYE, *arrêtant Fernex.*

Force-la d'avouer....

FERNEX.

Quoi tu retiens ma main !
Eh ! qu'importe l'aveu quand le crime est certain ?

LAFAYE.

Il faut l'interroger.

FERNEX.

Ce que je viens de lire
Est-il la vérité ?

ADÉLAÏDE.

Oui.

FERNEX.

Quoi ! dans ton délire,
Tu méprisas ainsi le signe des Français ?

ADÉLAÏDE.

Oui.

FERNEX.

Tu maudis nos lois ?

ADÉLAÏDE.

Oui.

FERNEX.

De tant de forfaits
Sais-tu quel est le prix ?

ADÉLAÏDE.

Oui, ce prix que j'implore,
Je l'attends ; hâte-toi : qui te retient encore ?

FERNEX, *se levant en fureur.*

Citoyens, avec moi, prononcez sur son sort.
Quelle peine à son crime infligez-vous ?

TOUS, *en se levant.*

La mort.

FERNEX.

Va : les bourreaux sont prêts & demandent leur proie.
Qu'on l'entraîne, soldats.

ADÉLAÏDE, *suivant fièrement les soldats.*

J'obéis avec joie.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mme. ADRIEN.

Mme. ADRIEN, *se précipitant au milieu des soldats.*

ARrêtez, arrêtez, revoquez cet arrêt.

ADÉLAÏDE, *résistant.*

Ma mère, laissez-moi jouir de ce bienfait.

Mme. ADRIEN.

Cruelle enfant !

ADÉLAÏDE.

Adieu.

Mme. ADRIEN.

Non, non : ce sacrifice
Ne s'achevera pas.

ADÉLAÏDE.

Au fonds du précipice
Craignez, hélas ! craignez de tomber avec moi.

Mme. ADRIEN.

Je meurs si je te perds.

FERNEX.

Femme, retire-toi.
De tes vaines douleurs modère l'imprudence.

Mme. ADRIEN.

Suſpendez, Citoyens, ſuſpendez la vengeance.
Ma fille eſt innocente ; & j'atteſte les Cieux....

ADELAÏDE.

Mon innocence même eſt un crime à leurs yeux.

FERNEX.

Nous avons à l'inſtant eu, de ſa bouche impure,
L'aveu de ſes forfaits.

Mme. ADRIEN.

Hélas ! de la nature
C'eſt une erreur fatale, & ſa faible raiſon
Doit la rendre à vos yeux trop digne de pardon.

ADELAÏDE.

Que dites-vous, ma mère ?

Mme. ADRIEN.

O fille déplorable !
Non, jamais tu ne fus, ne pus être coupable.
Citoyens, révoquez l'arrêt de ſon trépas.
Connaiſſez mes malheurs & ne les comblez pas.
Interrogez Lyon ſur cette infortunée ;
Vous apprendrez, hélas ! que depuis qu'elle eſt née,
Elle eſt dans la démence. (9)

LAFAYE.

Eſt-il poſſible ?

ADELAÏDE.

Non.
Si je ne pus aimer la révolution,
Mon eſprit & mon cœur, toujours d'intelligence,
Démentent une mère accuſant ma démence.

Mme. ADRIEN.

Citoyens, à ce trait, jugez entre nous deux.
Qui cherche ainsi la mort....

ADELAÏDE.

Tant de crimes honteux
Ont avili la France, ont souillé ma patrie,
Que je dois sans regret abandonner la vie.

Mme. ADRIEN.

Ingrate !

ADELAÏDE.

Reprenez votre sévérité,
Bourreaux de mon pays. Par ma mère inventé
Ce détour innocent de l'amour maternelle,
Ne peut m'ôter mes droits à la mort que j'appelle.
Oui, mon cœur abhorra ces hardis novateurs,
De la religion fougueux prophanateurs ;
Ces hommes sans pudeur allaités par le crime,
Ennemis naturels du pouvoir légitime ;
Ces brigands qui, du peuple égarant la raison,
Lui firent un devoir de la rebellion ;
Ces monstres altérés de sang & de rapine,
A qui la France a dû sa honte & sa ruine ;
Ces pervers qui, prêchant leur fausse égalité,
Ont fondé la licence & non la liberté ;
Qui se sont honorés des noms les plus infâmes,
Dédaignant de voiler leurs odieuses trames;
Qui, des bons Citoyens, à leurs pieds abbattus,
Ont glacé le courage & proscrit les vertus ;
Qui, sur tout l'univers, en leur affreux délire,
Voulurent propager leur exécrable empire,
Et firent détester ce nom si glorieux,
Ce nom Français qu'avaient illustré nos ayeux.
Jamais le signe abject d'une secte hommicide,
N'a souillé, n'a flétri le front d'Adélaïde :

Oui, je m'en applaudis, mon œil épouvanté
Ne vit qu'avec horreur ce ſigne enſanglanté,
Ralliment meurtrier de l'erreur & du crime....
Tigres, c'en eſt aſſez : prenez votre victime.
L'échafaud qui m'attend va combler tous mes vœux ;
Éterniſez mon nom par ce trépas heureux.
Un Dieu juſte, un Dieu bon, pour prix de ma ſouffrance,
D'un bonheur éternel me donne l'eſpérance.
Je l'entends ; il m'appelle ; & ſa main, ſur mon front,
Va, ſous la palme ſainte, effacer mon affront....
Mais tremblez, redoutez ſa juſtice ſuprême ;
Le méchant qui le nie eſt ſon bourreau lui-même.
L'inutile remords que je lis dans vos yeux,
Déja de votre chute eſt le ſignal heureux....
France, conſole-toi : tes maux ſont à leur terme ;
Les fureurs des pervers en étouffent le germe :
Le ſang qui va couler ſous leur couteau cruel,
Va demander vengeance aux pieds de l'Éternel.
De ce ſénat impie, auteur de nos miſères,
Dieu va déconcerter les projets téméraires.
Dieu même *dans ſon ſein a placé des vengeurs*
Trop long-temps opprimés, mais las de tant d'horreurs.
L'invincible pouvoir du maître de la terre,
Sous leurs terribles mains qu'armera ſon tonnerre,
Bientôt fera tomber nos lâches oppreſſeurs :
Les monſtres à leur tour connaîtront les terreurs....
Écoutez, je l'entends ; le cri de la vengeance
S'élève & retentit aux deux bouts de la France ;
La mère, l'orphelin, l'épouſe au déſeſpoir,
Vont détromper le peuple & marquer ſon devoir.

FERNEX, *la menaçant.*

C'en eſt trop.

ADELAÏDE.

Vil brigand, aſſouvis ta colère ;
Étouffe le remords qui te parle & t'éclaire.

Dieu

Dieu voulut, par ma voix, t'annoncer l'avenir;
Reconnais son pouvoir qui t'a fait le souffrir.
Des brigands tels que toi je ne suis point l'esclave;
Ils domptent qui les craint, rampent sous qui les brave.
Le jour des vérités va se lever sur toi;
Puisse ton règne affreux disparaître avec moi!

(Elle sort avec les soldats dans les bras de sa mère.)

SCENE V.

LES JUGES, DES SOLDATS.

FERNEX.

VA, de cet être vain qu'inventa l'imposture,
De ce Dieu qui se dit l'auteur de la nature,
Va réclamer l'appui sur le bord des tombeaux.
Ce Dieu sourd sera-t-il plus fort que tes bourreaux?

LAFAYE.

Quelle audace, Fernex, dans le cœur d'une femme!

FERNEX.

Comment cette fureur qui soulevait mon ame,
Dans la stupidité d'un silence inoui,
A-t-elle pu laisser mon esprit enfoui?
Je ne le conçois pas.... Qu'importe?... la patrie
Va punir dans l'instant cette femme hardie.
Il suffit: oublions ses vains emportemens.
Reprenons nos travaux & gardons nos sermens....
Soldats, continuez d'amener les coupables
Devant le tribunal.

(Les soldats sortent & amènent Mme. Beaufort.)

SCENE VI.

LES JUGES, Mme. BEAUFORT, LES SOLDATS,

Mme. BEAUFORT.

Ministres redoutables
D'une loi de rigueur qui, trompant notre espoir...

FERNEX.

Tremble de l'outrager; respecte son pouvoir.

Mme. BEAUFORT.

Qu'exigez-vous de moi?

FERNEX.

La vérité.

Mme. BEAUFORT.

Je jure
Que ma bouche jamais ne connût l'imposture.
Parlez, me voilà prête: & dût votre courroux....

FERNEX.

Comment te nomme-t-on?

Mme. BEAUFORT.

Beaufort est mon époux.

FERNEX, *après avoir lu sa liste.*

C'est toi dont, ce matin, l'audace téméraire
Du sénat ici même insulta l'émissaire?

Mme. BEAUFORT.

Qui? moi! je lui venais demander à genoux
De rendre à mon amour un innocent époux;
Pouvais-je l'insulter en lui demandant grace?
Supplier & gémir, est-ce là de l'audace?

FERNEX.

Mais, dans un ſang coupable & proſcrit ſans retour
Tu puiſas, je le ſais, l'orgueil avec le jour.

Mme. BEAUFORT.

Tandis qu'il a vécu, l'auteur de ma naiſſance,
A chérir les vertus éleva mon enfance :
Il mourut honoré, regretté dans Lyon,
Et n'a jamais connu la révolution.

FERNEX.

Il ſe prétendit noble : & ta fierté ſans doute,
Oſa s'énorgueillir....

Mme. BEAUFORT.

La mort que je redoute
Ne pourrait me contraindre à renier mon ſang,
Mais je ne ſuis point noble.

FERNEX.

Eh bien ! dans ce haut rang,
Ce fut donc ton époux, qui, fier de ſa naiſſance,
Attacha ſes égaux au joug de l'inſolence ?

Mme. BEAUFORT.

Mon époux, comme moi, né dans un rang obſcur,
Vécût pour le travail, n'eût de biens qu'un cœur pur.

FERNEX.

Cependant cet écrit accuſe ta nobleſſe.

Mme. BEAUFORT.

C'eſt une erreur.

FERNEX.

La preuve : il la faut ; le temps preſſe.

Mme. BEAUFORT.

Qui pût vous égarer à ce point ? Dans Lyon
Me vit-on afficher cette prétention ?...
Et, quand il ſerait vrai que l'auteur de mon être

Dans ce funeste rang m'eût ordonné de naître,
En ferais-je coupable ; & ce présent du sort
Devrait-il aujourd'hui me conduire à la mort ?
Interrogez ma vie & non pas ma naissance ;
Pouvons-nous des destins diriger la puissance ?
Si de vains préjugés qu'ont renversés vos lois
De l'homme en ces climats ne blessent plus les droits ;
Si ce fut un bienfait qu'il faut que l'on chérisse,
Il dût être pour tous ; & quand votre justice,
Brisant le talisman d'un éclat emprunté,
Sur ses vastes débris fonda l'égalité ;
Quand vous avez voulu que nul ne put en France
S'énorgueillir jamais d'une illustre naissance,
Dissipant de l'honneur la fausse illusion,
Vous avez détrôné la superstition.
Et puisque les vertus ont seules l'avantage
D'obtenir des respects, de fixer notre hommage,
Puisque le vice seul est digne de mépris.
Il faut du crime seul que la mort soit le prix.

FERNEX.

Tout noble est criminel. Si tu l'es....

Mme. BEAUFORT.

Je répète
Que ce n'est point la mort qui menace ma tête
Qui me ferait ici trahir la vérité.
Citoyens, cet écrit à mes yeux présenté
Renferme une imposture.

FERNEX.

Il suffit ; la justice
Veut bien, pour s'éclairer, suspendre ton supplice :
Gardes qu'on la ramène & lui rende ses fers.

(Les gardes emmènent Mme. Beaufort.)

SCENE VII.

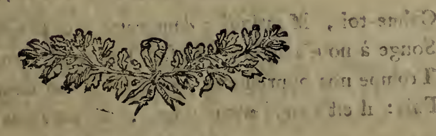
LES JUGES, LES SOLDATS.

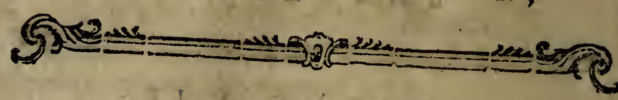
FERNEX.

AMis, c'eſt trop long-temps épargner les pervers.
Par nos vaines lenteurs ils reſpirent encore ;
Leur crime eſt avéré, que la mort les dévore.
Hâtons-nous, il eſt temps de punir leurs complots.
Deux cens conſpirateurs au fonds de leurs cachots
Murmurent en ſecret & rêvent la vengeance ;
Que leurs coupables vœux n'outragent plus la France.
Livrons-les à Ronſin : que l'airain deſtructeur
Vomiſſe dans Lyon la mort & la terreur.
Demain, avec le jour levé ſur ce rivage,
Nous nous réunirons pour un nouveau carnage.
Retournons à Collot ; de la femme Beaufort
Qu'il prononce lui-même ou la grace ou la mort (10)

(Ils ſortent : les gardes ſe retirent.)

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'appartement de Montigni.

SCENE PREMIERE.

Mr. MONTIGNI, Mme. MONTIGNI.

MONTIGNI.

Malheureuſe cité ! de ton ſort déplorable
Je n'ai que trop prévu l'horreur inévitable.
C'en eſt donc fait, hélas ! pour prix de tes vertus,
La mort, l'affreuſe mort, ſous tes toîts abattus,
Dévore tes enfans !... Jours de honte & de crime !
Qui donc a, ſous nos pas, pu creuſer cet abîme !
Quels furent nos forfaits ? d'un féroce vainqueur
Qui peut juſtifier la barbare fureur ?...
O mes triſtes enfans !... ô malheureuſe mère !...
Je frémis d'être époux, je frémis d'être père :
Et ces liens ſacrés ſi chers à mon amour,
Ces objets innocens qui me doivent le jour....

Mme. MONTIGNI.

Calme-toi, Montigni ; dans cette nuit funeſte,
Songe à nous conſerver le ſeul bien qu'il nous reſte ;
Trompe nos oppreſſeurs, échappe à leur courroux :
Fuis : il eſt temps encor ; fuis, & préviens leurs coups.

MONTIGNI.

Que je fuye !

Mme. MONTIGNI.

Il le faut.

MONTIGNI.

Vainement la tempête
Sufpend & fait gronder la foudre fur ma tête ;
Je l'attends d'un œil fec & ne la craindrai pas.
Dans ces temps de forfaits qu'eft-ce que le trépas ?

Mme. MONTIGNI.

Qu'ofes-tu dire ?...

(On entend le bruit d'une démolition.)

MONTIGNI.

Entends, d'une aveugle furie
Qui, la hâche à la main, dévafte ma patrie,
Entends l'affreux fignal.

Mme. MONTIGNI.

Quels horribles éclats !

MONTIGNI.

Nous verrons donc nos toîts tomber avec fracas
Sous les coups des brigands à qui le Ciel nous livre ?...
Lyon, à tant d'horreurs je ne veux point furvivre.
Je ne puis te venger ; mourir eft mon devoir.

Mme. MONTIGNI.

Mourir !... Ah ! par pitié, calme ton défefpoir.

MONTIGNI.

Quand nos murs n'offrent plus que des objets funeftes,
Que d'affreux monumens des vengeances céleftes,
Que des débris fanglans, faut-il de tant d'affronts
Laiffer l'ignominie empreinte fur nos fronts ?...
Nous pouvions, en mourant, prévenir tant de crimes ;
Fallait-il aux brigands préfenter leurs victimes ?
Quand la faim nous força de fléchir devant eux,
Que n'avons-nous plutôt, dans ces momens affreux,
Sous nos toîts embrafés trompant leur efpérance,
Devancé nos bourreaux & fait rougir la France ?

Mme. MONTIGNI.

Tu veux donc qu'à tes yeux j'expire de douleur,
Barbare !

MONTIGNI.

Chère épouse !

Mme. MONTIGNI.

Appaise ta fureur.
Nos malheurs sont affreux : mais, si je te suis chère,
Si nos enfans en toi trouvent le cœur d'un père,
Par ce vain désespoir cesse de m'affliger.
Ne vois que mon effroi, ne vois que ton danger.

MONTIGNI.

Qu'importent mes dangers, quand ma triste patrie
En proie à vingt tyrans ?...

Mme. MONTIGNI.

Tu connais leur furie ;
Tu ne le sais que trop : rien ne peut les fléchir.

MONTIGNI.

De leurs barbares lois je saurai m'affranchir.
Rassure-toi : je sais ce qu'il faut que je fasse ;
Loin de les redouter je brave leur menace.

Mme. MONTIGNI.

Eh bien ! si tu le veux, j'accompagne tes pas.
Fuis avec nos enfans : cherchons d'autres climats,
Où nous puissions en paix, sous des lois tutélaires,
Soupirer & gémir du malheur de nos frères.

MONTIGNI.

Qu'oses-tu proposer ? Sais-tu que leurs forfaits
Font, dans tout l'univers, abhorrer les Français ?
Que par-tout repoussés, errans & sans asyle...

Mme. MONTIGNI.

On t'a trompé.

MONTGINI.

Crois-moi : la fuite eſt inutile.
Imite mon courage ; & , de nos aſſaſſins
Laiſſe à ton époux ſeul de tromper les deſſeins.
On vient.... c'eſt Béranger : qu'elle frayeur l'agite ?...
Laiſſe-nous.

(Mme. Montigni ſort ; Béranger accourt d'un air troublé.)

SCENE II.

MONTIGNI, BÉRANGER.

BÉRANGER.

IL eſt temps de ſonger à la fuite.
On a proſcrit ta tête ; & j'accours près de toi
Pour ſauver mon ami des rigueurs de la loi.
Mes yeux ont lu ton nom ſur la liſte infernale ;
Préviens tes ennemis ; dans cette nuit fatale ,
On doit , ſi tu ne fuis , t'arracher au repos,
Pour te précipiter dans l'horreur des cachots.
Profite des inſtans ; hâte-toi , le temps preſſe :
Par ton éloignement raſſure ma tendreſſe.
Épargne à tes amis , épargne à tes enfans
La douleur de te voir aux mains de nos tyrans.

MONTIGNI.

Je ſuis proſcrit !

BÉRANGER.

Tu ſais qu'il n'eſt plus d'eſpérance
Pour ceux que ces brigands tiennent en leur puiſſance.
Ne balance donc plus.

MONTIGNI.

O ſort trop rigoureux !...
Que ne te dois-je pas pour ce ſoin généreux !...
Comment récompenſer l'ami fidèle & rare ?...

BÉRANGER.

Évite, tu le peux, le ſort qu'on te prépare ;
Je ſuis content.

MONTIGNI.

Eh bien ! tu ſeras ſatisfait ;
Et Collot compte en vain ſur ce nouveau forfait.

BÉRANGER.

Il ſuffit. Auſſitôt que la nuit ſolitaire,
Chaſſera du ſoleil l'importune lumière,
Ma craintive amitié viendra guider tes pas.
Adieu. *(Ils s'embraſſent, Béranger ſort.)*

SCENE III.

MONTIGNI,

JE t'attendrai, mais je ne fuirai pas.
A vos barbares lois, tyrans de ma patrie,
Je ne laiſſerai point ma famille aſſervie :
C'eſt pour nous dépouiller que vos avides mains
Arment contre Lyon des bourreaux inhumains :
Ce ſang que vous buvez, cet horrible carnage
Des monſtres du déſert aſſouviraient la rage ;
Mais il vous faut de l'or ; & , pour nous le ravir,
Vos fureurs, vos forfaits atteignent l'avenir....
Grand Dieu ! ſe confiant dans ta main protectrice,
Tu veux que l'univers compte ſur ta juſtice ;
Et ta foudre eſt oiſive ! & ton bras abattu
Laiſſe régner le crime, accabler la vertu !
D'un ramas d'aſſaſſins tu ſouffres l'inſolence,
Et tu fermes l'oreille aux cris de l'innocence !...
Ah ! trop d'encens fuma jadis ſur tes autels.
Que t'importent nos vœux ? tu te ris des mortels.
Dieu frivole ! Dieu vain ! tu n'es qu'une impoſture ;

Le crime triomphant dévoile ta nature.
Ce globe, comme toi, n'eſt qu'un jet du haſard ;
Tu jouis de toi-même, & ne prends point de part
Aux deſtins des humains dont la faible ignorance
T'érigea des autels & craignit ta vengeance.
Le crime n'eſt qu'un nom, la vertu qu'une erreur....
Que dis-je ?... Dieu puiſſant ! pardonne à ma douleur.
Vois ce cœur paternel ; il dément ces blaſphêmes,
Et ne murmure point de tes décrets ſuprêmes.
Mais de tant de fléaux que permit ton courroux,
Daigne arrêter le cours & ſuſpendre les coups.
Deſſèche ce torrent qui dévaſte la France ;
Et que nos cœurs enfin s'ouvrent à l'eſpérance....
Hélas ! autour de moi, les plus triſtes objets
Viennent frapper ma vue & nourrir mes regrets.
Ces murs déshonorés que la terreur opprime,
N'offrent à mes regards que l'empreinte du crime.
Sur le front des vieillards une ſombre douleur
A ſillonné la honte & gravé la terreur.
Plus d'amour ; la beauté languiſſante & timide
Voile tous ſes attraits d'une pâleur livide.
L'enfant, près de ſa mère attentif, ſérieux,
Ne l'importune plus de ſes folâtres jeux.
Tout ſoupire ou ſe tait ; & cette heureuſe ivreſſe,
Dont brillait autrefois une fière jeuneſſe,
Ses plaiſirs, ſa gaité, charmes de nos climats,
Dans des cœurs abattus ne ſe retrouvent pas....
Échappons à l'horreur de ces tableaux ſiniſtres ;
Prévenons du trépas les barbares miniſtres :
Mourant ſur l'échafaud un arrêt trop cruel
Frapperait mes enfans ſous le toît paternel.
De tyranniques lois livreraient leur enfance
Au mépris flétriſſant qui pourſuit l'indigence.
Sauvons-les ; que ma mort, puiſque je dois périr,
Soit le dernier malheur dont ils doivent gémir.

(Il va prendre une coupe & prépare des poiſons en ſilence.)

Que fais-tu, malheureux, & quel eſt ton délire ?
Ce feu qui dans ton cœur a placé ſon empire,
Ce ſouffle qui t'anime, en peux-tu diſpoſer ?...
Dieu t'en fit le préſent ; frémis d'en abuſer....
Mais que dis-je ?... Ah ! plutôt, dans ces temps d'impoſture,
Frémis de réſiſter au cri de la nature.
L'heure a ſonné pour toi ; tu n'as plus d'autre eſpoir.
Que cette coupe....

(Il va pour boire, ſa femme accourt & arrête ſon bras.)

SCENE IV.

MONTIGNI, Mme. MONTIGNI.

Mme. MONTIGNI.

O Ciel !... Que fais-tu !

MONTIGNI.

Mon devoir.

Mme. MONTIGNI.

Barbare ! tu veux donc délaiſſer ta famille,
Lui ravir ſon appui !... Que ton œil ſe déſille.
Laiſſe, laiſſe aux pervers ce moyen odieux.
Elle eſt à moi ta vie ; & tes jours précieux
Appartiennent à ceux dont l'amour te fit père.

MONTIGNI.

Je m'immole à mes fils ; ma mort eſt néceſſaire.

Mme. MONTIGNI.

Le malheur, je le vois, égare ta raiſon.
Mais tu ne mourras point ; & ce fatal poiſon
Glacera dans mon ſein les ſources de la vie,
Plutôt que de ſouffrir qu'elle te ſoit ravie.

MONTIGNI.

Écoute : de mon ſort, j'ai meſuré l'horreur :
J'ai vécu ; j'ai ſouffert. Sous le poids du malheur
Tu me verrais traîner une vie importune
Si je pouvais ſurvivre à la perte commune.
Je ſuis enveloppé dans les proſcriptions ;
Je ne puis échapper aux confiſcations
Qui vont de mes enfans conſommer la ruine,
Qu'en prévenant la mort que la loi me deſtine.
Fuir ne ſerait pour moi que changer de revers.
Dépouillé, fugitif, ſeul dans tout l'univers,
Pourrais-je ſupporter cet état déplorable
Où l'homme inſulte à l'homme & flétrit ſon ſemblable ?
Le mépris me ſuivrait dans cet exil fatal. (11)

Mme. MONTIGNI.

Quelle erreur eſt la tienne !

MONTIGNI.

Ah ! que tu connais mal
Les triſtes préjugés de l'Europe en démence !
Elle inſulte au malheur & croit punir la France
En accablant, hélas ! d'une injuſte rigueur
Les Français loin de nous pouſſés par la terreur.
Plus de ſalut pour moi, dans ce public orage :
Approuve mes deſſeins & ſoutiens mon courage....
Que dis-je ?... Quand je vais, dans le ſein des tombeaux,
Oublier mes malheurs & chercher le repos,
Surpaſſe, chère épouſe, en ce moment ſuprême,
Surpaſſe ton époux qui te perd & qui t'aime.
Un calme heureux m'attend dans les bras de la mort ;
Ceſſe de m'arrêter.... Par un plus digne effort
Toi-même, à ton époux préſentant ce breuvage,
Montre à ſes yeux charmés encor plus de courage ;
Survis à ſon trépas ; vis pour nos chers enfans ;
Au chemin de l'honneur guide leurs pas tremblans.
Dis-leur que je mourus innocente victime ;

Que tu vécus pour eux par un effort ſublime ;
Que ta main généreuſe, en me fermant les yeux,
A juré de garder ce dépôt précieux.
Dis-leur qu'au ſein des morts, un trop malheureux père
Leur preſcrit d'imiter les vertus de leur mère.
C'eſt là tout mon eſpoir ; & je meurs conſolé
Si ton amour....

Mme. MONTIGNI.

Cruel ! ton devoir a parlé ;
Tu ne peux le trahir. En vain de la nature
Tu voudrais dans ton cœur étouffer le murmure.
Cet intérêt preſſant que tu prends à tes fils
Te dit que par ta mort....

MONTIGNI.

C'en eſt trop.

Mme. MONTIGNI.

Tu frémis !
Ceſſe de réſiſter à mes cris, à mes larmes :
Sauve, ſauve tes jours & finis nos allarmes.
Fuyons.

MONTIGNI, *irréſolu.*

Qu'exiges-tu ?

(On entend les canons du maſſacre des breteaux.)

Mme. MONTIGNI.

Qu'entends-je !

MONTIGNI.

Juſtes Dieux !
(Il tombe à genoux & s'affaiſſe ; bientôt il ſe relève d'un air égaré.)
Et je vis ! & j'ai vu ce jour, ce jour affreux !...
Quels lugubres accens !... Quelles voix gémiſſantes !...

Mme. MONTIGNI.

Montigni !

MONTIGNI.

Je les vois ces victimes ſanglantes....
Sous l'airain meurtrier le féroce préteur....

Mme. MONTIGNI.

Montigni !...

MONTIGNI.

Je le ſens : la mort eſt dans mon cœur.
Frappé du même coup, je péris, je ſuccombe....
O mes concitoyens !... je vous ſuis dans la tombe.

Mme. MONTIGNI.

Jour affreux ! cher époux, ne puis-je te calmer ?

MONTIGNI.

Non.... non.... il n'eſt plus temps, hélas ! de t'allarmer....
Sous mes pas chancellans je ſens trembler la terre....
L'air s'enflamme & l'éclair m'annonce le tonnerre....
La mort de tous côtés ſe préſente à mes yeux.
Quelle ſoit mon aſyle en ce jour odieux.

(Il va pour ſortir)

Mme. MONTIGNI.

Tu me fuis !...

MONTIGNI.

Laiſſe-moi ; je veux me fuir moi-même.

Mme. MONTIGNI.

Quoi ! ton épouſe en pleurs !...

MONTIGNI.

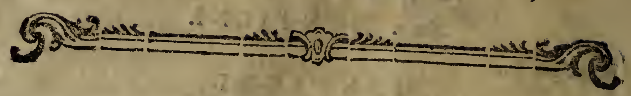
Dans ma douleur extrême,
Crains d'enfoncer le trait qui m'a percé le ſein.
Laiſſe-moi.

Mme. MONTIGNI.

Je te ſuis quel que ſoit ton deſſein.

(Elle ſuit ſon époux, la toile ſe baiſſe.)

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

Le Théâtre repréſente l'appartement de Montigni. Il eſt nuit lorſque la toile ſe lève : il n'eſt éclairé que par une lampe domeſtique.

SCENE PREMIERE.

Mme. MONTIGNI, *plongée dans un pénible aſſoupiſſement, repoſant dans un fauteuil;* MONTIGNI, *arrivant quelques momens après.*

MONTIGNI, *obſervant ſon épouſe.*

SEul bien des malheureux, préſent de la nature,
Sommeil réparateur, aux tourmens que j'endure
Dérobe ce cœur pur : prolonge ſon repos :
Laiſſe-moi ſeul en proie à l'excès de nos maux....
C'en eſt donc fait ! je touche aux termes de ma vie !...
Pardonne à ton époux, épouſe trop chérie !
Prêt à fermer mes yeux à la clarté du jour,
Je ſens plus que jamais le prix de ton amour.
Mais un deſtin jaloux à jamais nous ſépare ;
Je te perds ; il le faut....

Mme. MONTIGNI, *rêvant.*

Ciel ! que fais-tu, barbare ?
C'eſt toi, cruel ! c'eſt toi qui leur perces le ſein !
Ah ! malheureux ! renonce à cet affreux deſſein.

MONTIGNI.

MONTIGNI.

Importunes terreurs où ſon ame ſe livre,
Fatale illuſion, ceſſez de la pourſuivre.
Hélas ! trop de tourmens l'attendent au réveil ;
Phantômes du malheur, reſpectez ſon ſommeil.
O nuit qui, ſur Lyon, jettes ton voile ſombre,
Combien d'infortunés tu couvres de ton ombre !
Pourſuivis par le crime, ils veillent pour gémir,
Tandis que le trépas eſt prêt à les ſaiſir....
Monſtres dénaturés dont l'aveugle furie
D'un deuil univerſel a couvert ma patrie !
Tyrans au cœur d'airain, non ; jamais nos neveux
Ne croiront aux forfaits dont vous ſouillez ces lieux.
De la férocité votre excécrable rage,
A paſſé la limite ; & ce triſte rivage....

Mme. MONTIGNI, *rêvant.*

Mon époux ! mes enfans ! vous me ſerez rendus....
Le bonheur luit enfin à mes yeux éperdus....
Victoire !... les brigands ont mordu la pouſſière.

MONTIGNI.

Dieu juſte !

Mme. MONTIGNI, *rêvant.*

Mais, hélas ! ma craintive paupière
S'ouvre encore à regrêt à la clarté des cieux !...
Rendez-moi mon époux ; qu'il vienne : je le veux ;
Je l'appelle ; il eſt temps de finir mes allarmes :
Rendez-le moi : ſa main doit eſſuyer mes larmes....
Quoi ! .. vous me réſiſtez... *(elle ſe lève & ſe réveille)* Où ſuis-je ?... eſpoir trompeur !
Tu me fuis !... le réveil me rend à ma douleur.
(Elle apperçoit Montigni & court ſe précipiter dans ſes bras.)
Montigni !... dans tes bras, ô moitié de moi-même !
Laiſſe-moi te preſſer dans ce déſordre extrême....
Un ſonge.... un rêve affreux.... un éclair de bonheur....

MONTIGNI.

Eh bien !...

Mme. MONTIGNI.

Mon cœur eſt plein d'eſpoir & de terreur.

MONTIGNI.

Calme-toi ; que peux-tu redouter d'un vain ſonge ?

Mme. MONTIGNI.

Je ne le ſens que trop ; ce n'était qu'un menſonge.
Je rêvais le bonheur : mes yeux ſe ſont ouverts,
Je veille : il n'en eſt plus pour moi dans l'univers.
Écoute cependant, écoute quelle image
D'un ſort moins rigoureux m'a montré le préſage.
J'ai vu, dans mon ſommeil, arracher de mes bras
Tes malheureux enfans condamnés au trépas.
Un homme paraiſſait protéger leur enfance ;
Il invoquait le Ciel vengeur de l'innocence :
Je m'élance, j'accours, je tombe à ſes genoux :
Il pleure ; il me relève ; & c'était mon époux.
Un monſtre au même inſtant ſur nous ſe précipite ;
Le peuple épouvanté ſonge à prendre la fuite :
Mais bientôt, malgré lui, glacé par la terreur,
Il s'arrête frappé d'une ſoudaine horreur.
Le monſtre aveugle & ſourd, de cent gueules avides,
Diſtille, en mugiſſant, des poiſons homicides.
Fils impurs de l'orgueil, de monſtrueux ſerpens
Ceignent l'affreux contour de ſes énormes flancs.
Des crins longs & dorés ſur ſon front ſe hériſſent.
Sur un ſceptre de fer ſes mains s'appeſantiſſent.
Dans ſes chaînes à peine il te voit engagé
Qu'on l'entend s'écrier, je ſuis le préjugé.
Le peuple, au même inſtant, ſe proſterne en ſilence ;
Seule je lui réſiſte & brave ſa puiſſance :
Mais déjà ſes poiſons ont ennivré ton cœur ;

Contre tes propres fils il arme ta fureur....
Je m'écrie ; & ton bras, avide de carnage,
Va me frapper moi-même en son aveugle rage.
Aussitôt, sous mes pieds la terre retentit,
Dans ses gouffres, le monstre avec toi s'engloutit ;
Et Collot, des bourreaux excitant la furie,
Leur livre mes enfans au nom de la patrie.
Je succombais moi-même à cet excès d'horreur.
J'appellais le trépas : lorsqu'un Dieu protecteur
Se présente à nos yeux, & veut de la vengeance
Que Lyon donne enfin le signal à la France. (12)
A cet auguste aspect nos tyrans confondus,
Leurs suppots consternés, les bourreaux éperdus
Cherchent en vain la fuite en ce moment prospère ;
Le peuple les atteint : ils mordent la poussière.
Les cachots sont ouverts ; trop long-temps opprimés,
Les Citoyens émus, l'un de l'autre charmés,
Célèbrent leur victoire & la paix des familles.
Chacun revoit enfin ou ses fils ou ses filles.
Moi-même, dans mes bras, je pressais mes enfans ;
Et j'espérais encor, dans l'erreur de mes sens,
Retrouver un époux si cher à ma tendresse.
Le réveil a trop tôt dissipé cette ivresse..
Je te retrouve, hélas ! mais la mort te poursuit !
Tu la veux ; elle approche, & tout espoir me fuit.

MONTIGNI.

Conserve ton courage & bannis ces allarmes :
J'en ai besoin.

Mme. MONTIGNI.

Et bien ! veux-tu sécher mes larmes ?
Fuis avec ton épouse au bout de l'univers.
Sauve-là ; sauve-toi du plus affreux revers.

MONTIGNI.

Je ne le puis.

Mme. MONTIGNI

Ton cœur est sourd à ma prière !
Va ; je veux au tombeau descendre la première.
Sois content.

MONTIGNI.

Par pitié, cesse de m'accabler.
Que nos enfans du moins....

Mme. MONTIGNI.

Est-ce à toi d'en parler ?
Barbare ! eh ! de quel droit veux-tu qu'en ma misère,
Je sois, pour tes enfans, moins cruel que leur père ?

MONTIGNI.

Songe que dans ton sein ils ont reçu le jour.

Mme. MONTIGNI.

Songe qu'ils sont le fruit de ton fatal amour.

MONTIGNI.

Eh bien ! de cet amour si la céleste flamme,
Si son feu créateur vit encor dans ton ame ;
Reconnais ton devoir, & laisse ton époux,
Seul, d'un injuste sort, essuyer le courroux.

Mme. MONTIGNI.

Non ; tu veux mon trépas, & j'y cours avec joie.

MONTIGNI.

Arrête....

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BÉRANGER.

Mme. MONTIGNI, *courant à Béranger.*

BÉranger !... c'est le Ciel qui l'envoie !...

Trop généreux ami, venez à mon fecours :
Contraignons cet ingrat à défendre fes jours.
Qu'il fuye : il en eft temps.

BÉRANGER.

J'ai reçu fa promeffe.

Mme. MONTIGNI.

Je refpire !

BÉRANGER.

Calmez le trouble qui vous preffe.
Il me fuivra.... Moi-même, ainfi que lui profcrit....

MONTIGNI.

Se peut-il !... les cruels !

BÉRANGER.

Tu reftes interdit !
Ah ! tes yeux n'ont pas vu, dans ce jour excécrable,
De nos vils affaffins la rage épouvantable,
Tu n'as pas de Lyon vu l'afpect effrayant.
Lorfque, aux champs des breteaux, fous l'airain foudroyant,
Nos meilleurs Citoyens ont payé de leur vie
L'honneur d'avoir verfé leur fang pour la patrie. (13)
On a vu de Ronfin les compagnons hideux,
Sur ce champ de la mort, de leurs bras furieux,
Frapper les Lyonnais échappés au carnage,
Et du bronze enflammé, furpaffer le ravage.
Cependant l'échafaud fur la place eft dreffé ;
Chacun, du fer tranchant, croit être menacé,
Chacun pâlit, fe cache ; & fi, d'un pas débile,
Des femmes, des enfans fe traînent dans la ville,
Ce font des malheureux qui vont, à leurs parens,
Porter, dans les cachots, le pain des indigens....
Beaufort n'eft plus.

MONTIGNI.

Hélas !

BÉRANGER.

O crime ! ô barbarie !
Sous les yeux de sa femme il a perdu la vie.

Mme. MONTIGNI, *dans le plus grand effroi.*

Ah ! Montigni !

BÉRANGER.

Sa femme attachée au poteau,
A vu son sang couler sous le fatal couteau.
Après tant de malheurs à vivre condamnée,
Peins-toi le désespoir de cette infortunée.
Les brigands souriaient à ce spectacle affreux ;
De ces objets sanglans ils repaissaient leurs yeux :
Mais la noble fierté de leurs tristes victimes,
Faisant rougir leurs fronts, siège de tous les crimes,
On prétend que l'un deux a conçu le projet
D'abattre leur fierté par un nouveau forfait.
Il veut, avant la mort qui doit finir leurs peines,
Qu'on épuise le sang qui coule dans leurs veines ; (14)
Que leur trépas commence à l'ombre des cachots ;
Qu'on les livre expirans aux mains de leurs bourreaux.
Et l'on dit que Collot & sa horde féroce
Ont accueilli l'auteur de cet projet attroce.

MONTIGNI.

O crimes ! ô fureurs ! malheureux Lyonnais !...
Et je vivrais encore après tant de forfaits !

BÉRANGER.

Croirais-tu que je n'ai, dans nos murs déplorables,
Retrouvé du bonheur les signes favorables,
Que dans cette maison où les fils du malheur,
Oubliés en naissant, privés d'un protecteur,
Végètent tristement sans connaître leur père ?
Je l'ai vu cet hospice ouvert à la misère ;
Je l'ai vu : de Collot la froide cruauté,
Au nom des droits de l'homme & de l'égalité.

Infultant à nos maux, a peuplé cet afyle
De nos femmes jadis l'ornement de la ville. (15)
Vers ces objets touchans entraîné par mon cœur;
J'allais les confoler, partager leur douleur;
J'arrive; &, dans leurs yeux, fur leurs fronts fans allarmes,
La douce paix de l'ame étalait tous fes charmes.
Sans doute la nature, abhorrant le trépas,
Infpire aux malheureux....

MONTIGNI.

Cruel! n'achève pas.

BÉRANGER.

Oui: l'homme, pour mourir fi le Ciel l'a fait naître,
L'homme apprit de Dieu même à refpecter fon être.
Dieu lui donna la force & fur-tout la raifon
Pour obéir aux lois de la religion.
Conferver l'exiftence au fein du malheur même,
Des mortels vertueux c'eft le devoir fuprême.

MONTIGNI.

Arrête: c'en eft trop; & ces triftes tableaux....

BÉRANGER.

Fuyons, ami, fuyons nos infâmes bourreaux.
Échappons à la mort, la nuit nous favorife;
Suis-moi.

MONTIGNI.

Non, c'en eft fait.

BÉRANGER.

Ne crains point de furprife;
J'ai des moyens certains: marchons.

MONTIGNI.

Il n'eft plus temps....
Je n'ai plus rien à craindre.

Mme. MONTIGNI, *effrayée.*

Ah! qu'eft-ce que j'entends?...
Montigni!...

MONTIGNI.

Repoussez ces espérances vaines.

BÉRANGER.

Cruel ami !

MONTIGNI.

La mort est déjà dans mes veines.

Mme. MONTIGNI, *en délire, mais bientôt accablée.*

Monstre !... c'en est donc fait !... Je succombe.... je meurs.... Ah ! cruel !...

(Elle tombe dans les bras de Montigni & de Béranger. Ils la portent dans la chambre voisine : deux femmes viennent la recevoir.)

SCENE III.

MONTIGNI, BÉRANGER.

MONTIGNI.

Je n'ai craint, hélas ! que ses douleurs.

BÉRANGER.

Tu les craignis, barbare !... Ah ! ta main sacrilège....

MONTIGNI.

Tu vois mon désespoir....

BÉRANGER.

Le remords qui t'assiège
Punit en toi le père & l'époux inhumain :
Le Ciel est juste.... Adieu...

MONTIGNI.

D'un funeste destin
Tu veux donc augmenter la rigueur qui m'accable ?
N'es-tu plus mon ami ?

BÉRANGER.

Qu'as-tu fait misérable ?
Laisse, laisse-moi fuir ce spectacle odieux....
Va, tu me fais horreur....

MONTIGNI.

Sont-ce là tes adieux ?

BÉRANGER.

Je t'aimais ; &, sans doute, hélas ! je t'aime encore :
Mais te voir, te presser quand la mort te dévore !...
Non.... je te pleurerai ; dans des temps moins affreux,
Je viendrai consoler tes enfans malheureux :
Mes regrets te suivront dans le dernier abîme....
Mais je vais oublier que ta mort fut ton crime.

MONTIGNI.

Qu'oses-tu dire, ami ? voulais-tu que mes fils,
En proie à la fureur de mes vils ennemis,
Du fruit de mes travaux privés dès-leur enfance....

BÉRANGER.

Ah ! c'est toi qui leur fais connaître l'indigence.
Qui les protegera ? quel sera leur soutien ?
Tu leur ravis un père.... Est-il un plus grand bien ?
Lâche ! si ton pays, d'un trépas volontaire,
Avait pu t'imposer le devoir nécessaire,
L'inutile poison dont tu t'es ennivré
Aurait-il satisfait à ce devoir sacré ?
Les brigands sont debout : ils règnent ; la patrie,
Au prix de leur trépas, eût accepté ta vie
Si le sort t'eût réduit à la nécessité
De tourner contre toi ton bras ensanglanté ;
Si, dans ce jour de honte où l'affreux Roberspierre
Outragea sans pudeur la nation entière,
Ton bras eût combattu pour *tant de sénateurs*,
Dont la proscription a causé nos malheurs.
Cordai pût à la mort s'abandonner sans crime. (16)

Le monſtre Genevois, Marat, fut ſa victime.
Toi, tu meurs inutile, & trahis à la fois,
Tes enfans, ton pays, la nature & les lois.
Adieu : je vais pleurer un trop malheureux père ;
Je vais pleurer tes fils ; je vais pleurer leur mère.
Ingrat ! dans mon exil, j'emporte ces regrets ;
Puiſſe mon triſte cœur t'oublier à jamais ! *(il ſort)*

SCENE IV.

MONTIGNI, *ſeul.*

OU ſuis-je ?... eſt-il bien vrai ?... quoi !.. je ſerais coupable ?..
Quoi !... j'aurais dû, cédant à mon ſort déplorable,
Sacrifier mes fils pour conſerver des jours
Dont la douleur bientôt eût terminé le cours !...
Se peut-il ?... Dieu clément ! pardonne à la faibleſſe
De ce cœur paternel que le remords oppreſſe....
Je vois enfin, je vois l'affreuſe vérité :
Sa lumière a frappé mon œil épouvanté.
Mon aveugle fureur outragea la nature ;
Contre moi, dans mon ſein, je l'entends qui murmure :
Père, époux, citoyen, j'ai trahi mon devoir....
O mort ! tardive mort ! A ce vain déſeſpoir
Hâte-toi de fermer un cœur qui ſe déteſte.

(Il tombe dans un fauteuil.)



SCENE V.

MONTIGNI, Mme MONTIGNI, *appuyée sur deux femmes.*

Mme. MONTIGNI.

Montigni, je recueille en ce moment funeste,
Mes forces qu'épuisa ce dernier coup du sort :
Je viens t'aider, cruel, à supporter la mort.
Peut-être que le Ciel, protecteur de l'enfance,
Me fera, pour mes fils, supporter ma souffrance ;
Mon devoir a parlé dans mon cœur abattu :
Tu n'auras pas en vain compté sur ma vertu.
J'y ferai mes efforts ; j'en aurai le courage ;
Je vivrai.... si je puis....

MONTIGNI.

Cet espoir me soulage.
Chère épouse ! par toi je meurs moins malheureux.
Tu dissipes l'horreur de ce moment affreux.
Mon cœur, qui, du trépas, sent déjà les approches,
Le redoutait bien moins, hélas ! que tes reproches.

Mme. MONTIGNI.

Je te perds !... ô douleur !... Je me flattais en vain;
Je te suivrai.... La mort est aussi dans mon sein....
Barbare !... A quels regrets mon époux m'abandonne !

MONTIGNI.

N'augmente pas les miens quand ton cœur me pardonne.
Viens ; reçois dans tes bras cet époux, cet ami
Contre un sort trop cruel par toi seule affermi.
Un venin meurtier se répand dans mes veines ;
Je reconnais l'instant qui va finir mes peines....

Mon ame dans ton ſein eſt prête à s'envoler ;
Approche.

Mme. MONTIGNI.

De quel poids je me ſens accabler !
C'en eſt donc fait !...

MONTIGNI.

Adieu.

Mme. MONTIGNI.

Je ſuccombe moi-même....
Montigni !

MONTIGNI, *aux deux femmes.*

Sauvez-là de ſa douleur extrême.

Mme. MONTIGNI.

Cher époux ! au tombeau je deſcends avec toi....
Que vois-je ?...

SCENE VI & *dernière.*

LES PRÉCÉDENS, RONSIN, SOLDATS *portant des flambeaux.*

RONSIN.

Citoyens, fléchiſſez ſous la loi.
Du traître Montigni vous devez me répondre :
Il eſt ici.

MONTIGNI.

Lui-même il ſaura te confondre :
Il eſt devant tes yeux. Mais de ſes oppreſſeurs,
Son trépas à l'inſtant va tromper les fureurs.

RONSIN.

Tu l'eſpères en vain.... Saiſiſſez ce rebelle,

Soldats ; & prévenez sa rage criminelle.
Qu'on le désarme.

Mme. MONTIGNI.

Hélas !

MONTIGNI.

J'ai prévenu tes coups.
Sur ce corps expirant, épuise ton couroux.
J'échappe à ton pouvoir ; je brave ta vengeance.
La mort... oui... je la sens... elle vient... elle avance.
Cherche une autre victime ; ou plutôt, si tu peux,
Rougis de tes forfaits en ce jour odieux.
Épargne de Lyon les restes déplorables.

RONSIN.

Lâche ! tu fuis la mort qui frappe les coupables !
Tu trahis la patrie !... Eh bien ! applaudis-toi.
Ton crime aggravera les rigueurs de la loi.
D'un sénat trop clément l'abusive indulgence
Laissait aux révoltés un avantage immense.
Ta mort est un abus ; (17) il saura le frapper.
Aux confiscations si tu peux échapper,
Ton exemple odieux éclaire sa justice.

MONTIGNI.

Il est, je le sais trop, cruel par avarice.
Il s'abreuve de sang pour ravir nos trésors...
Son règne va finir... Bientôt, du sein des morts ;
Les Français, évoquant ces sanglantes victimes,
Dont les membres épars attestent tous ses crimes...
Lyon... entends mes vœux... venge-nous... Je me meurs...
France... réveille-toi... punis tes oppresseurs...

(Il expire : la toile se baisse.)

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

(1) Le reſſentiment d'avoir été ſifflé avec ignominie ſur le théâtre de Lyon, fut la plus forte raiſon qui porta ce mauvais comédien, devenu depuis aboyeur des clubs & enſuite fabricateur de factions, ſous le titre de légiſlateur, à briguer la miſſion qui ſoumit à ſa vengeance la ville la plus reſpectable de France. Le ſifflet d'un homme de goût, dans le temps que le goût était quelque choſe parmi nous, fut une des premières cauſes de l'horrible dévaſtation à laquelle Collot condamna cette ville; plus cruel peut-être que Néron qui, faiſant brûler Rome pour ſes menus plaiſirs, ne cachait pas qu'il voulait ſe donner le ſpectacle d'un grand incendie, tandis que ſon émule prétendait agir pour le plus grand bien de ſon pays & agiſſait au nom des lois.

(2) Il ſerait à ſouhaiter pour l'honneur de l'humanité que cette attrocité ne fut qu'une invention du poëte; mais on répète encore avec horreur à Lyon, & les générations futures ſe le rediront l'une à l'autre, comment 209 Lyonnais furent déſignés pour être fuſillés par ce Lafaye qui s'introduiſit dans leur priſon pour leur arracher l'aveu des places qu'ils avaient occupées, ce dont aucun d'eux n'était convaincu. Avec le langage de la pitié, & en proteſtant que, pour les ſervir, il était néceſſaire que toute la vérité lui fût connue, il reçut leurs confidences & s'en ſervit pour les faire conduire au ſupplice ſans même que le tribunal daignât les appeller devant lui, la dénonciation de Lafaye, l'un des juges, étant à ſes yeux une conviction ſuffiſante.

(3) On ſe rappelle le ridicule nom de Commune-Affranchie qu'à porté près d'un an la malheureuſe ville de Lyon. Quelle tactique! quelle ſcélérateſſe profonde & réfléchie! Ces montagnards, ces ſuppôts du jacobin Roberſpierre, ces dévôts du martyr Marat, s'ils n'avaient la force des Titans de la fable, en avaient au moins l'inſolence & la préſomption.

(4) Fernex [& il s'en vantait publiquement] Fernex n'a jamais voté que pour la mort. Il se soulevait sur son siège pour témoigner son indignation, lorsque quelqu'un de ses affreux acolytes énonçait une opinion contraire.

(5) Ce fut en effet Ronsin qui proposa de mitrailler [*] les 209 victimes que Lafaye alla surprendre dans les cachots pour leur arracher des confidences qui leur coutèrent la vie.

(6) L'influence de ce génie malfaiteur qui conspire contre la France dans le cabinet de St.-James, peut-elle ne pas être démontrée à quiconque sait observer ? Qu'on se rappelle que, dans le temps même où les démolitions de Lyon étaient résolues, la même faction proposait de combler le Port de Marseille ; que les Anglais, maîtres de Toulon, dont les habitans les avaient appellés à leur secours contre des assassins prêts à les frapper, abandonnèrent cette place, crainte de voir cesser trop tôt la douloureuse maladie de la France dont l'épuisement ne leur paraissait pas encore assez positif ; qu'au moment de leur évacuation, sans la terreur dont ils furent eux-mêmes frappés par l'effet de leur mal-adresse, ayant fait toute sorte de dispositions pour brûler l'arsenal & détruire le port, ils y auraient complettement réussi ; qu'ils emmenèrent avec eux & s'approprièrent tous les vaisseaux en état de les suivre ; que, pour hâter la dépopulation de la France, ils voulurent laisser les sectionnaires de Toulon exposés aux vengeances des soldats de Roberspierre ; que, durant toute la matinée du 18 décembre, ils refusèrent de recevoir des Français sur leurs vaisseaux chargés des vols qu'ils avaient faits depuis quatre ou cinq jours dans l'arsenal ; que ce ne fut enfin qu'à la vue de la générosité des Espagnols & des Napolitains surchargés de fuyards Toulonnais qu'ils se déterminèrent à imiter l'hospitalité de ces deux nations. Quiconque a du sang français dans les veines, peut-il contenir son indignation contre les jeux sanglans de cette politique atroce qui a incendié le centre du vieux continent ?...

[*] Comme la langue française s'est enrichie, s'est ennoblie dans notre sainte révolution ! mitrailler ! guillotiner ! septembriser ! Les beaux supplémens que nous avons préparés pour un nouveau dictionnaire !

(7) Ce fut, c'eſt encore là l'eſpoir de l'Europe. J'ai entendu un amiral Eſpagnol faire en pleine mer le partage de ma patrie; & des Français, aſſez lâches pour l'écouter de ſang froid, ſoupirer après un démembrement qu'on leur diſait inévitable pour ramener la tranquilité. Je ne pus contenir mon indignation & j'eus des ennemis hors de France, comme j'en avais, comme j'en ai ſans doute encore dans l'intérieur. Je m'honore de ces inimitiés; je ne veux avoir rien de commun avec ceux qui n'idolâtrent pas la France: j'ai promené dans mon exil l'orgueil du nom Français; je le rapporte dans ma patrie, & je proclame hautement la conviction où je ſuis que nos déchiremens intérieurs ceſſeront du moment où mes concitoyens reconnaîtront que les erreurs dont on les abreuva furent l'œuvre de l'Angleterre qui voulut ſe venger ſur les Bourbons & ſur la France de la perte du continent Américain: ſur les Bourbons par la perte du trône, ſur la France par un démembrement. Ce dernier paraît trop poſſible; avant quinze ans nous ſerons effrayés du vuide immenſe de notre population: nous le ſentirons ſur-tout alors. Les Français dévorés par la guerre, par les proſcriptions, par l'émigration; ceux en qui la crainte d'un avenir effrayant a étouffé le plus doux penchant de la nature, n'ont point donné des enfans à l'état depuis quelques années; dans quinze ans nous ſentirons nos pertes. Mais l'Europe ſe trompe dans ſes perfides calculs. La France a été marquée par la nature pour être, en tout temps, le thermomètre de la puiſſance Européenne; que des preſtiges trop funeſtes s'évanouiſſent, la France reprendra ſans peine le rang politique qui lui appartient. Créée pour ne redouter, en aucun genre, aucune eſpèce de rivalité, elle ſera encore le déſeſpoir de ſes rivaux; il ne lui faut.... que ceſſer le rêve pénible auquel elle eſt abandonnée.... & ce rêve.... ne ſaurait durer long-temps encore; le peuple a chanté ſon réveil.

(8) L'hiſtoire de Lyon n'oubliera point cette jeune Lyonnaiſe qui, durant tout le ſiège, combattit aux poſtes les plus périlleux. Son frère fut tué à côté d'elle; elle l'emporta dans les champs, creuſa une foſſe, y dépoſa ces reſtes chéris, & retourna à ſon poſte pour venger celui qu'elle pleurait. Elle eſt morte ſous le fer de la guillotine.

(9) J'ai préfenté cette fcène comme un monument hiftorique que j'ai cru digne d'être confervé. Il eft connu de tout Lyon qu'une jeune Lyonnaife, qui, jamais, n'avait porté la cocarde nationale, fut taxée de démence par fa mère auprès du tribunal devant lequel elle tint à peu-près le langage que je lui fais tenir. Je fens bien qu'un pareil tableau diminue l'horreur que doit infpirer ce ramas d'affaffins qui égorgeaient dans Lyon au nom des lois : mais je n'ai point héfité de facrifier l'effet théâtral à la vérité hiftorique. Ma pièce n'a peut-être d'autre mérite que cette vérité, j'ai voulu ne point l'affaiblir. Il eft certain qu'Adélaïde a mérité la mort ; qu'elle eût dû être condamnée avant le 31 mai & après le 9 thermidor comme fous le règne de la terreur ; mais elle fit des prédictions frappantes à fes juges ; c'eft par là quelle m'infpira affez d'intérêt pour lui donner une place dans mon drame : j'ai tâché feulement de fonder fes efpérances fur la Convention elle-même, ce qui était bien loin de fes idées, & je lui fais prédire en quelque forte le 9 thermidor. J'ai cru pouvoir me permettre cette invention qui ne détruit en rien la véracité dont je me fuis fait une loi de ne me point écarter dans cet ouvrage. Je ne penfe pas au refte que, tandis qu'une heureufe régénération a ramené les vrais principes de la liberté, des républicains puiffent s'offufquer de cette fcène qu'un jour rapportera l'hiftoire impartiale de Lyon : ils auraient une bien faible opinion du gouvernement après lequel ils foupirent, s'ils croyaient dangereux de préfenter dans toute leur vérité les tableaux des fuperftitions politiques ou religieufes.

(10) Cette Lyonnaife, que je nomme ici Mme. Beaufort, eft connue de tout Lyon, & chacun y fait que Collot la crût noble à l'air effectivement noble [*] avec lequel elle lui porta la parole à la tête d'une foule de femmes qui vinrent lui demander d'épargner leurs pères, leurs frères, leurs maris, leurs enfans. Sa mort, que le préteur avait réfolue, fut commuée en une peine

[*] On voudra bien ne pas me chicaner cette expression. Que deviendraient les arts si elle était bannie de la langue de Melpomène!

plus affreuse peut-être, lorsque le représentant se vit détrompé sur cette prétendue noblesse.

(11) Quelle note je devrais faire ici ! Combien l'Europe fut aveugle & coupable envers les émigrés ! Je me bornerai à transcrire à la fin de ces notes l'Ode que je fis à ce sujet en janvier 1795 dans les états de Parme d'où je me vis chassé après vingt-trois jours de séjour, ayant, durant ce temps, été traité, par ordre du souverain, avec toute sorte de ménagemens, moi le premier & le dernier Français qui, depuis l'émigration de France, ait pu séjourner dans cet état plus de vingt-quatre heures. L'histoire de cette émigration sera un jour intéressante à recueillir.

(12) Je ne prétends pas approuver les vengeances illégales exercées à Lyon & répétées dans tout le midi par une simultanéité de mouvemens qui décèle le véritable esprit de la France ; mais j'ai pu, dans les illusions d'un songe presque prophétique, rappeller un de ces phénomènes de la révolution qui a frappé ceux qui l'ont ensanglantée. Quoique des représentans en mission aient prêché publiquement le massacre des jacobins, & crié *haro* sur les terroristes, les Lyonnais n'ont pour excuse que l'inaction des lois qui ont laissé & laissent encore respirer dans les prisons des scélérats qui menacent encore, quoique dans les fers, ce qui échappa à leur férocité sous le règne de la terreur. Mais cette excuse est forte. Quand les lois se taisent, l'état de nature rappelle tous les hommes à leurs droits primitifs, & le plus sacré de ces droits déplorables est peut-être celui qui met un poignard dans les mains d'un fils dont on a massacré le père. Je vis à Lyon un jeune homme de dix-sept ans qui, doux & bien élevé, ne manquait pas un mathevonage [*]; je m'en étonnai. Comment, lui dis-je, pouvez-vous aider à ces assassinats ! Ils ont guillotiné mon père, me répondit-il, & dix-sept personnes de ma famille : que la Convention me fasse justice, & je cesserai de me venger de mes propres mains... Je ne sus que lui répondre...

[*] Tout le monde doit savoir ce qu'est à Lyon un mathevon, ce que veut dire mathevonage, mathevoner. Je fais des notes et non un dictionnaire.

Chénier, par des impoſtures, & un camp, par ſes bayonnettes, ont répondu pour moi.... Serait-il vrai que l'on ne ſait de quoi l'on parle quand on prononce le mot *Convention ?* ſerait-il vrai que l'on ne ſait à qui l'on obéit quand on écoute *des repréſentans ou que l'on ſe ſoumet à des décrets ?*... Liſez l'hiſtoire de nos trois dernières années.

(13) Lyon a bien mérité de la patrie, dit un décret de la Convention qui conſacre la légitimité de ſa réſiſtance en août & ſeptembre 1793. Donc ce vers a pour lui l'autorité d'une loi poſitive. Chénier n'avait pas, il eſt vrai, eſſayé encore de changer la direction de ce modérantiſme ſi vanté, dont les Français n'auront été les dupes quelques mois que pour voir remonter le reſſort de la terreur qu'il a bien fallu laiſſer repoſer crainte qu'il ne rompit pour être trop tendu.

(14) Soyons juſtes & ne mentons pas à l'hiſtoire : ce n'eſt pas à Lyon qu'a été faite la propoſition de ſaigner les victimes avant de les envoyer à la mort, c'eſt à Paris. Mais elle a exiſté, elle a été accueillie dans ces temps où le plus féroce était à coup ſur le plus patriote aux yeux de la loi ou des légiſlateurs : cela me ſuffit. J'ai pu m'emparer de ce trait : c'étaient les mêmes hommes, le même eſprit qui agitaient la France à cette époque. Je n'ai point inventé cette attrocité : je l'emprunte d'un jacobin pour la prêter à un autre ; tout eſt dans l'ordre : ne ſait-on pas qu'il y avait entre eux communauté de *vertus ?*

(15) Les femmes les plus honnêtes, les plus aimables, les plus accoutumées aux jouiſſances de la fortune furent entaſſées à la charité ; & la peinture que je fais du calme de cette maiſon, d'où la crainte de la mort était bannie, quand la mort dévorait le reſte de la ville, cette peinture, hors de vraiſemblance peut-être, n'exprime que faiblement ce que m'en a rapporté un témoin oculaire, une dame qui ſait auſſi bien raconter qu'elle ſait voir & ſentir.

(16) Marat n'eſt plus un dieu pour les Français : je puis dévancer de quelques inſtans.... (je n'ai pas oſé dire de quelques mois) Je puis bien dévancer, dis-je, l'apothéoſe de la pucelle

de Caën, qu'un jour la France honorera plus que ne le fut peut-être la héroïne d'un beau poëme de Voltaire.

(17) Voilà encore une de ces idées qui approche du ridicule ; le ſiècle prochain même, tout voiſin qu'il eſt déjà de nous, ce ſiècle ne la comprendrait pas, ſi l'hiſtoire n'avait le ſoin de lui rapporter que les vampires de 1793 & de 1794, non moins avides d'or que de ſang, effrayés de ce que les ſuicides pouvaient enlever à leur avarice, oſèrent propoſer de conſacrer par une loi la confiſcation des biens de tout Français mort en état de ſuſpicion.... On voit qu'ils n'avaient pas encore atteint le terme de la tyrannie, & qu'il eſt grand dommage qu'on ne leur ait pas donné le loiſir d'aller juſqu'au bout.... Français, dites-le-moi, voulez-vous leur laiſſer recommencer la carrière ?... Je ne le crois pas : non, le terroriſme a paſſé de mode : il vous faut de nouvelles manières de ſouffrir.... je crains bien qu'il n'en manque pas ; les forges révolutionnaires ne ſont pas épuiſées.... C'eſt à vous, hommes, repréſentans, victimes du 31 mai, c'eſt à vous à prévenir de nouveaux malheurs, à juſtifier l'intérêt que vous inſpirâtes dans votre exil & la joie que nous cauſa votre mémorable retour au poſte où vous devez périr plutôt que de laiſſer renaître la tyrannie. La tyrannie, qui n'a encore que trop de partiſans parmi ceux même qui applaudirent à votre rentrée dans le ſein de la Convention !

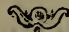
Fin des Notes.

L'ÉMIGRATION,

ODE.

LOin d'ici, froide indifférence,
Triſte lot des cœurs corrompus ;
Ceſſe, de l'Europe en démence,
Ceſſe de vanter les vertus.
Un inconcevable caprice,
De la rigueur, de l'injuſtice,
A fondé le règne odieux :
Flétriſſons cette erreur impie,
Vengeons l'humanité trahie,
Faiſons friſſonner nos neveux.

Langoureuſes ſœurs du permeſſe,
Je n'implore point vos ſecours ;
Libre, dans l'ardeur qui me preſſe,
Que rien n'en arrête le cours.
J'irai ſans vous à l'hipocrêne ;
Vos faveurs ne ſont qu'une gêne
Qui ne permet aucun écart :
C'eſt aſſez du feu qui m'anime,
Et j'oſe prétendre au ſublime
Sans vos leçons, ſans votre fard.

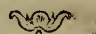


Telles, dans vos courſes fougueuſes,
Autrefois, le thirſe à la main,
De Bacchus prêtreſſes joyeuſes,
Vous ne connaiſſiez aucun frein ;

Telle ma verve en son délire,
Brave les traits de la satyre :
Mes vers, coulez comme un torrent.
Un feu subtil brûle en mes veines ;
Qu'il s'exhale, & brise les chaînes
Que l'art oppose au sentiment.



France, lève une tête altière ;
Applaudis-toi de tes excès.
L'astre du jour, dans sa carrière,
N'éclaire plus que des forfaits.
Dans la passion qui t'égare,
Hélas ! de ta fureur barbare
Je vois la source & je te plains.
Mais, de la riguénr inutile
Qui, par-tout, me frappe ou m'exile,
Quels peuvent être les desseins ?



Pour moi seul la nature entière
A-t-elle interrompu ses lois ?
A tes bienfaits, à ta lumière,
Soleil, n'ai-je donc plus des droits ?
Quoi ! dans ma course vagabonde,
Faut-il que j'embrasse le monde
Sans voir le terme de mes maux ?
Quel pouvoir, quel affreux délire,
Mesurant l'air que je respire,
Me refuse un jour de repos !



Arrêtez, princes de la terre,
Respectez en moi le malheur.
De votre sacré caractère,
Craignez d'avilir la grandeur.
J'existe ; il me faut une place

Sur ce globe qui, dans l'eſpace,
Roule les malheureux humains.
Si je reconnais votre empire,
C'eſt aſſez ; mon choix doit ſuffire
Pour fixer mes pas incertains.



Mais non : des colonnes d'Alcide,
Juſqu'au ſommet de l'Appenin,
Une politique hommicide
Promène ſa verge d'airain.
La ſœur appelle envain ſon frère,
L'enfant gémit loin de ſa mère,
L'épouſe loin de ſon époux.
Quelle eſt donc cette loi barbare ?
Cruels ! la mer qui les ſépare
Eſt moins inhumaine que vous.

Où ſuis-je ? quelle horreur nouvelle
Vient s'èmparer de tous mes ſens !
Frémis, dans ta courſe immortelle,
Muſe qui ſubjuguas le temps.
Fuyant le ſol de l'anarchie,
Des Françaïs, loin de leur patrie,
Avaient cru trouver le repos ;
Comblant la meſure des crimes,
Des lâches livrent ces victimes
A leurs implacables bourreaux. (*)



Étouffe à jamais la mémoire,
Clio, de ces pactes honteux ;
Tu tiens le burin de l'hiſtoire,
Crains de révolter nos neveux.
Qu'ils ignorent que la vengeance

(*) Les capitulations des places où l'on a livré les émigrés que la mort attendait inévitablement chez leurs compatriotes !!!

Des vils oppreſſeurs de la France
Atteignit par-tout les Français.
Couvre ces jours d'ignominie ;
Hélas ! de l'Europe avilie,
Cache la honte & les forfaits.



Que dis-je ? un ſilence funeſte
Envelopperait ces horreurs !...
Non : que l'avenir les déteſte ;
Qu'il s'inſtruiſe par nos malheurs.
France, & toi ſuſpends ta furie ;
Rends un aſyle, une patrie,
Rends une mère à tes enfans.
Venge-les ; c'eſt toi qu'on outrage ;
C'eſt toi que veut frapper la rage
Qui les abreuve de tourmens.

FIN.

Nota. Cet ouvrage, par les lenteurs de l'impreſſion, ne peut être diſtribué qu'en vendémiaire, an 4e. : qu'on ſe reporte en prairial, an 3e., époque de ſa compoſition, on jugera mieux de l'à-propos que l'auteur avait cru ſaiſir. Deux ou trois mois ſuffiſent, comme on le voit, pour changer la phiſionomie d'une révolution. Les libraires ou les particuliers qui auraient quelques demandes à faire à l'auteur, voudront bien lui écrire, en affranchiſſant leurs lettres, au citoyen FONVIELLE aîné, négociant, à Marſeille.

P. S. On prépare au théâtre de cette ville une comédie en vers & en trois actes, du même auteur ; elle ſera livrée à l'impreſſion après ſa repréſentation, ſi le public la traite avec faveur.